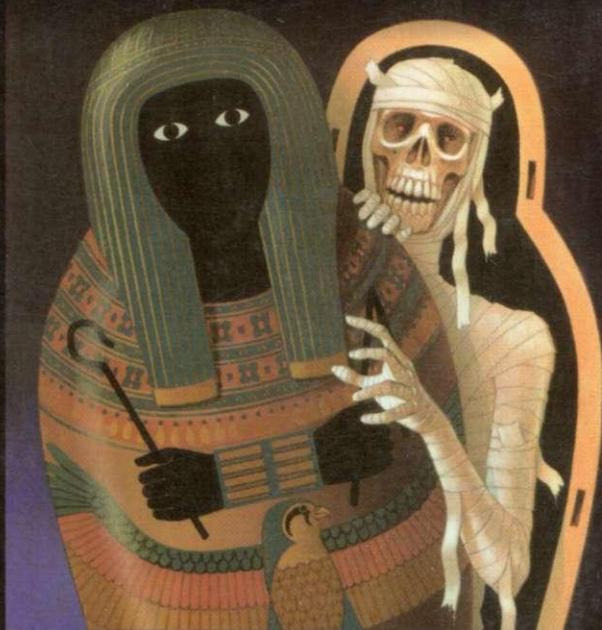


R. L. STINE

Chair de poule®

**LA COLÈRE
DE LA MOMIE**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Chair de poule.

LA COLÈRE DE LA MOMIE

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NATHALIE VLATAL

Cinquième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE



- Nous allons bientôt atterrir, m'annonça l'hôtesse en se penchant vers moi. Qui va venir te chercher à l'aéroport ?

- Probablement un pharaon de l'ancienne Egypte ou une momie toute décrépite !

Carole, l'hôtesse de l'air, apprécia moyennement ma plaisanterie.

- Sois sérieux, qui va t'attendre au Caire ? insistait-elle.

- Mon oncle Ben. Mais c'est un farceur et il est bien capable de se déguiser pour essayer de me flanquer la trouille !

- Tu m'as pourtant dit que c'est un archéologue célèbre.

- Oui, mais ça ne l'empêche pas d'être loufoque !
Ma réponse parut satisfaire Carole. J'étais content, car elle me plaisait beaucoup avec ses jolis cheveux blonds.

J'aimais la façon dont elle inclinait la tête lorsqu'elle parlait. Elle savait que je n'avais jamais pris l'avion seul et avait été très attentionnée à mon égard pendant ce long voyage. À plusieurs reprises, elle était venue me demander si tout allait bien. J'avais aussi eu droit à des cartes, des crayons de couleur et à un tas de gadgets que l'on donne aux enfants. Régulièrement, elle m'apportait des sachets de cacahuètes grillées.

- Tu vas rendre visite à ton oncle ? me demanda Carole.

- Oui, je suis déjà allé le voir en décembre dernier. C'était super ! Cet été, il travaille dans une pyramide que personne n'a jamais explorée. Il a la certitude qu'un tombeau inviolé s'y trouve, et il a pensé que cela me ferait plaisir d'être avec lui quand il ouvrirait la chambre funéraire.

- Je vois que tu as beaucoup d'imagination, mon petit, me dit-elle avant de rejoindre un autre passager qui l'avait appelée.

C'est vrai, je n'en suis pas dénué, mais cette fois-ci je n'avais rien inventé !

Mon oncle Ben Hassad est un archéologue connu qui fait des fouilles dans les pyramides depuis longtemps déjà. J'ai lu des articles à son sujet dans les journaux, et même une fois dans une revue très prestigieuse.

Pendant les dernières vacances de Noël, mes parents et moi sommes venus en Egypte. J'ai vécu d'incroyables aventures dans la grande pyramide en

compagnie de ma cousine Sari, la fille de mon oncle*.

« Sari sera encore là cet été, me dis-je en contemplant le bleu du ciel par le hublot. Je me demande si elle va me laisser tranquille. »

Je l'aime bien, mais il faut toujours qu'elle soit la première partout, la meilleure, la plus forte et la plus intelligente.

- Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, nous commençons notre descente vers l'aéroport du Caire, annonça le copilote. Veuillez attacher vos ceintures et vous abstenir de fumer.

Je me redressai pour mieux regarder le paysage. Tandis que l'avion perdait de l'altitude, j'apercevais la capitale bordée par un mince ruban bleu : le Nil.

La ville s'étendait sur l'une des rives du fleuve. D'imposants gratte-ciel aux parois de verre côtoyaient les mosquées, plus basses, surmontées de minarets. Aux limites de la ville, le désert étalait à perte de vue son vaste sable blond.

L'excitation montait en moi. Quelque part dans ce paysage envoûtant se dressaient les pyramides. Demain ou après-demain, je suivrai mon oncle à l'intérieur de l'une d'elle. Là où personne n'avait pénétré depuis des milliers d'années. Quels secrets nous y attendaient ?

Machinalement j'attrapai quelque chose à l'intérieur de ma veste : le talisman en forme de main que j'avais acheté dans un souk il y a quelques années. Le jeune

* Voir *La malédiction de la momie*.

homme qui me l'avait vendu prétendait que cet objet était sacré et qu'il permettait d'invoquer les esprits des ancêtres. Cette main ressemblait étrangement à celle d'une momie : des bandelettes de gaze tachées de goudron la recouvraient jusqu'à l'extrémité des doigts. Certainement parce qu'à l'époque, le goudron était utilisé comme de la colle.

J'ai longtemps douté des pouvoirs de ce talisman, jusqu'à ce qu'il nous sauve la vie l'année dernière. Le vendeur n'avait pas menti ! J'avais vu de mes propres yeux tout un groupe de momies reprendre vie grâce à lui. C'est la vérité. Jamais je n'avais assisté à un spectacle aussi invraisemblable !

Évidemment, ni mes parents, ni mes amis n'ont voulu croire à mon histoire. Selon eux, cette main de momie n'a aucun pouvoir. Ce n'est qu'un objet fabriqué en série à Taiwan ou ailleurs pour duper les touristes. Mais moi, je ne m'en sépare jamais. C'est mon fétiche, mon porte-bonheur.

Je ne suis pas superstitieux de nature : passer sous une échelle ou le chiffre treize me laissent indifférents, je suis cependant convaincu que cette petite main de momie me protège.

Souvent, quand je la touche, j'ai l'impression qu'elle dégage de la chaleur. Juste avant mon départ de New York, tandis que mes parents faisaient mes valises, j'avais été pris de panique : mon talisman avait disparu. Il était hors de question que je parte sans lui. Imaginez mon soulagement lorsque je l'avais enfin trouvé dans la poche arrière d'un vieux jean !

Au moment de l'atterrissage, je portai instinctivement la main à mon talisman et poussai un cri...
Il était aussi froid qu'un glaçon !

Pourquoi mon talisman était-il soudain glacé ? Était-ce pour me prévenir de quelque chose ? Un danger imminent me guettait-il ?

Je n'eus pas le temps de m'interroger davantage : l'avion était arrivé au terminal et les passagers s'affairaient pour récupérer leurs bagages. Déjà, ils se dirigeaient vers la sortie. J'enfouis rapidement mon porte-bonheur dans la poche arrière de mon jean, empoignai mon sac à dos et me dirigeai vers la porte de l'appareil. En sortant, je saluai Carole et la remerciai pour son attention. Je suivis le flot des passagers dans la longue passerelle jusqu'à l'intérieur de l'aéroport. L'endroit grouillait de monde. Tous avaient l'air pressés et se bousculaient sans ménagement. Il y avait aussi bien des hommes d'affaires en costume cravate que des personnes portant de curieux vêtements blancs en soie ou des femmes vêtues de larges robes, le visage à moitié caché par un voile.

Je ressentis soudain une certaine inquiétude. Comment allais-je trouver mon oncle dans cette cohue ? Mon sac à dos commençait à peser lourd. Je parcourus la foule du regard. Des voix étrangères bourdonnaient tout autour de moi.

Je ne voyais nulle part le visage de mon oncle.

Le désespoir me gagnait.

Soudain une femme me heurta avec son chariot à bagages et je laissai échapper un cri de surprise.

Je me forçai au calme.

« Il n'y a aucune raison de paniquer, me dis-je. Oncle Ben est ici quelque part et il finira par me trouver ! »

Un peu rassuré, j'attendis patiemment quelques minutes. Puis l'angoisse m'oppressa de nouveau.

« Qu'est-ce que je vais faire s'il a oublié, s'il a mal noté la date et l'heure de mon arrivée, ou encore s'il s'est laissé emporter par son travail ? »

Je suis vraiment incorrigible ! J'ai toujours tendance à m'affoler très vite lorsque je suis inquiet. Et là, je l'étais !

Une pensée me traversa l'esprit : « Si dans un quart d'heure Oncle Ben n'est pas là, je me débrouillerai pour lui téléphoner. » Il allait falloir que je cherche son numéro car, bien évidemment, j'avais oublié de le demander à mes parents avant de partir. Mais au fait, avait-il le téléphone ? C'était peu probable puisqu'il vivait dans une tente près de la pyramide où il effectuait ses fouilles.

Parcourant toujours la foule du regard, j'étais sur le point de céder définitivement à la panique. Soudain,

j'aperçus un homme à la carrure imposante qui se dirigeait vers moi. Il portait un burnous - une espèce de grand manteau - dont la large capuche lui masquait la moitié du visage.

- Taxi ? Vous cherchez un taxi ? demanda-t-il en anglais d'une voix perçante.

- Oncle Ben, m'écriai-je en éclatant de rire. Tu m'as bien eu !

- Taxi, vous cherchez un taxi ? insista-t-il.

- Je suis tellement content de te voir, Oncle Ben ! Je l'étreignis avec empressement. Riant toujours de la farce qu'il me faisait, je repoussai la capuche de son burnous et découvris avec stupeur un homme au crâne rasé avec une large moustache noire. Un homme furieux, que je n'avais jamais vu de ma vie.



- Gabriel, on est là ! me lança une voix familière. Faisant un pas de côté, j'aperçus Oncle Ben et Sari devant le comptoir des réservations. Tous deux faisaient de larges mouvements avec leurs bras pour attirer mon attention.

Le visage rouge de colère, l'inconnu que j'avais accosté par erreur m'invectiva en arabe. Quelle chance j'avais de ne pas comprendre cette langue ! L'homme continuait de marmonner quelque chose d'incompréhensible en relevant le capuchon de son burnous.

- Excusez-moi, lui lançai-je avant de filer rejoindre mon oncle et ma cousine.

Oncle Ben me serra chaleureusement la main en me souhaitant bienvenue au Caire. Il était vêtu d'une chemise blanche à manches courtes et d'un pantalon kaki. Sari, quant à elle, portait un jean délavé déchiré au genou et un T-shirt vert pomme.

- C'était un de tes amis ? me demanda-t-elle moqueuse.

« Ça commence bien, pensai-je, elle se fiche déjà de moi. »

- Je me suis trompé, avouai-je en jetant un coup d'œil derrière moi.

L'inconnu m'observait, furieux.

- Tu n'as quand même pas confondu cet affreux bon-homme avec mon père ?

Je bafouillai quelque chose d'inintelligible. Comme moi, Sari avait treize ans, mais je remarquai que je ne l'avais toujours pas rattrapée en taille. Ses longs cheveux noirs étaient coiffés en tresse et ses grands yeux foncés pétillaient de malice. Elle avait toujours adoré se moquer de moi.

Tandis que nous allions récupérer mes bagages, je leur parlai de mon vol et de Carole qui n'avait cessé de s'occuper de moi.

- Je suis arrivée la semaine dernière, me dit Sari. J'ai eu le droit de m'asseoir en première classe. Tu savais qu'on peut avoir de la glace en première ?

Je dus malheureusement avouer que je n'en savais rien.

Sari n'avait pas changé. Elle ne perdait jamais une occasion de me montrer sa supériorité.

Depuis qu'Oncle Ben travaille en Egypte, ma cousine poursuit sa scolarité à Boston, et elle est bien évidemment première en tout, sans parler du ski et du tennis, où elle excelle ! Elle a perdu sa mère à cinq ans et ne voit son père que pendant les vacances scolaires. J'essaie d'être indulgent, mais là, en un quart d'heure, elle avait déjà réussi à m'agacer !

Elle avait eu le temps de se vanter d'être déjà entrée plusieurs fois dans la pyramide et proposait de me servir de guide... si je n'avais pas trop peur !

J'aperçus enfin ma valise sur le tapis roulant et la saisis au passage. Je la retirai et la laissai tomber à mes pieds. Elle était pleine à craquer et elle devait bien peser une tonne. Je tentai de la soulever, mais n'y arrivai pas.

- Laisse-moi faire, me dit Sari en me bousculant. D'un geste vif, elle empoigna ma valise et s'éloigna d'un pas assuré.

- Hé ! m'écriai-je avec indignation. Pour qui tu te prends ?

- Sari a dû faire en entraînement intensif de poids et d'haltères, me dit mon oncle en souriant.

Posant sa main sur mon épaule, il me conduisit vers la sortie.

Sa Jeep était garée sur le parking de l'aéroport. Nous chargeâmes mes bagages à l'arrière. Je grimpai à côté de mon oncle et nous nous éloignâmes rapidement en direction de la ville.

- Ici, il fait une chaleur torride dans la journée et presque froid la nuit, me dit mon oncle en s'épongeant le front avec un mouchoir.

La Jeep emprunta une route étroite et encombrée. Bien qu'étant déjà venu, j'étais surpris par la cacophonie assourdissante des klaxons.

- Nous n'allons pas nous arrêter ici, fit Oncle Ben. Je vais directement t'emmener au campement.

- J'espère que tu n'as pas oublié ta lotion anti-moustiques, ils sont énormes par ici ! plaisanta Sari.
- Tu exagères, rétorqua son père. D'ailleurs, ton cousin n'est pas du genre à se laisser impressionner par ce genre de bestioles. N'est-ce pas, Gabriel ?
- Bien sûr que non ! confirmai-je tout bas.
- Même par les scorpions... ? demanda malicieusement Sari.

Nous quittâmes l'axe principal. La circulation devint un peu plus aisée. De chaque côté de la piste, le sable blond du désert brillait au soleil. Sous l'effet de la chaleur, la route semblait onduler devant nous tandis que la Jeep roulait en cahotant.

Bientôt, une pyramide apparut à l'horizon. On aurait pu croire à un mirage, tant elle était belle. Je la contemplais la gorge serrée par l'émotion. Les pyramides m'avaient toujours fasciné ; je ne pouvais oublier celles que j'avais vues la dernière fois. Et les photos qu'on peut voir d'elles dans les livres et les magazines ne sont que de pâles copies de la réalité.

- Quand je pense qu'elles ont plus de quatre mille ans ! m'exclamai-je.

- Oui, elles sont encore plus vieilles que moi, et ce n'est pas peu dire, plaisanta mon oncle.

Reprenant son sérieux, il ajouta :

- Chaque fois que je les vois, j'éprouve un sentiment de fierté en songeant à l'ingéniosité et au talent de nos ancêtres qui les ont construites.

Je comprenais ce qu'il ressentait. Les pyramides ont une signification particulière pour moi, sans doute

parce que mes grands-parents - maternels et paternels - sont d'origine égyptienne. Ils se sont établis aux États-Unis vers 1930, et c'est là que mes parents sont nés. Bien que je me sente américain, je dois avouer que cela me fait quelque chose de visiter le pays de mes ancêtres.

La pyramide qui se dressait devant nous semblait grossir au fur et à mesure que nous nous en approchions. Elle jetait une ombre triangulaire sur le sable. À proximité, des voitures et des bus étaient garés sur une petite aire de stationnement. Quelques chameaux se tenaient debout non loin de là. Des touristes contemplaient la pyramide et la photographiaient en discutant avec animation.

Oncle Ben s'engagea dans un sentier qui nous éloignait d'eux menant de l'autre côté de la pyramide. L'air devint légèrement plus frais lorsqu'on passa à l'ombre de celle-ci.

- Je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie, gémit Sari. Je donnerais n'importe quoi pour une glace !

- Ne te focalise pas sur la chaleur, lui répondit son père. Parle-moi plutôt de ta joie d'être ici avec moi, après tous ces mois de séparation.

- Je serais encore plus heureuse si tu m'offrais une glace, insista Sari.

Oncle Ben sourit. Soudain un gardien s'avança pour nous barrer le chemin. Mon oncle sortit alors un badge de son portefeuille et l'homme nous laissa passer aussitôt. Devant nous s'étendait une rangée de tentes blanches.

- Bienvenue au palace de la pyramide ! plaisanta mon oncle. Voici notre luxueuse suite. Elle est assez confortable, mais le service laisse à désirer.

- Et il faut surtout faire attention aux scorpions, ajouta ma cousine pendant que son père garait la Jeep.

Elle dirait n'importe quoi pour essayer de me faire peur !

Nous déchargeâmes mes bagages. Oncle Ben nous entraîna jusqu'au pied de la pyramide devant une petite ouverture y donnant accès. Non loin de là, une équipe de tournage s'affairait à ranger son matériel. Un jeune homme couvert de poussière sortit de la pyramide et se dirigea vers le campement.

- C'est un de mes ouvriers, expliqua Oncle Ben. Alors, qu'en penses-tu, Gabriel ?

- Je n'en reviens pas, dis-je en contemplant le sommet de la pyramide. J'avais oublié à quel point c'était impressionnant !

- Demain je vous emmènerai à l'intérieur avec mon équipe, promet Oncle Ben. Vous arrivez au bon moment, car nous sommes sur le point de pénétrer dans ce qui devait être la chambre funéraire.

- Super ! m'exclamai-je.

Je ne voulais pas trop dévoiler mon enthousiasme à ma cousine, mais j'avais du mal à me contenir. Tout ça était si excitant.

- Tu vas devenir quelqu'un de célèbre ? demanda Sari en chassant une mouche qui s'était posée sur son bras.

- Je vais être tellement célèbre que les moustiques hésiteront à me piquer, répondit mon oncle. Oh ! Savez-vous comment on appelait les mouches au temps de l'ancienne Egypte ?

Sari et moi fîmes non de la tête.

- Eh bien, moi non plus ! avoua Oncle Ben avec un large sourire.

Il adore faire des plaisanteries stupides de ce genre. Soudain, il redevint sérieux :

- J'ai un cadeau pour toi, Gabriel.

- Un cadeau ?

- Oui, attends que je le retrouve, dit-il en plongeant sa main dans l'une des poches de son pantalon.

Tandis qu'il cherchait, je vis quelque chose bouger derrière lui. Je clignai des yeux. Une silhouette se détachait peu à peu de l'obscurité à l'entrée de la pyramide.

« Non, ce n'est pas possible, pensai-je. C'est le soleil qui me joue des tours. »

Mais ma vue ne me trompait pas : la silhouette qui venait d'apparaître était enveloppée de la tête aux pieds de bandelettes de gaze jaunies et décomposées. J'ouvris la bouche pour crier, mais j'avais la gorge trop serrée. Tandis que je m'efforçai de prévenir mon oncle, la momie leva les bras et s'approcha de lui, par-derrière, en titubant.

Sari écarquillait les yeux. La surprise lui avait coupé le souffle.

- Oncle Ben ! réussis-je enfin à crier. Derrière toi ! Mon oncle me regardait sans comprendre. La momie avançait toujours. Plus que quelques pas et ses mains tendues allaient se refermer sur le cou de mon oncle.

- Il y a une momie ! hurlai-je.

Se retournant, mon oncle poussa une exclamation de surprise.

- Elle marche ! s'exclama-t-il en pointant un doigt tremblant sur la momie. Elle marche !

Il reculait au fur et à mesure que la momie avançait. Sari émit un gémissement. Je m'apprêtais à prendre la fuite lorsque soudain la momie abaissa les bras.

- Hou ! cria-t-elle avant d'éclater de rire.

Je tournai la tête et découvris que mon oncle riait également. Ses yeux pétillaient de malice.

- Elle marche ! Elle marche ! répétait-il en secouant la tête.

Oncle Ben enlaça la momie. Le cœur toujours battant, je regardais l'étrange couple bouche bée.

- J'ai l'honneur de vous présenter Jack, déclara mon oncle, ravi de sa farce. Il tourne ici une publicité pour des boissons gazeuses.

D'un geste, il désigna les autres membres de l'équipe de tournage occupés à charger leur matériel dans une fourgonnette stationnée non loin de nous.

- Leur travail est terminé, mais Jack a accepté de garder son costume pour vous faire cette farce.

Sari roulait des yeux.

- Papa, tu ne pensais tout de même pas m'effrayer avec un tour pareil !

Elle hocha la tête et fit une pause avant d'ajouter :

- Pauvre Gabriel ! Il était terrorisé. J'ai bien cru qu'il allait mourir de peur !

Oncle Ben et Jack riaient à gorge déployée.

- C'est faux ! protestai-je en rougissant.

Comment Sari avait-elle osé dire une chose pareille ? Je l'avais bien vue changer d'expression et reculer lorsque la momie était sortie de la pyramide. Elle avait eu aussi peur que moi !

- Toi aussi, tu as crié, rétorquai-je d'un ton que j'aurais souhaité moins geignard.

- C'était juste pour les aider à te faire peur, affirma ma cousine en rejetant sa tresse par-dessus son épaule.

- Il faut que j'y aille, déclara Jack en regardant sa montre. Je n'ai qu'une hâte : me plonger dans la piscine et y rester des heures.

Il nous quitta agitant sa main recouverte de bandes-
lettes.

« Espèce d'idiot, pensai-je. Tu n'as pas remarqué qu'il portait une montre ? »

- C'est fini ! lançai-je à mon oncle. Tu ne m'auras plus jamais ! Jamais !

- Qu'est-ce qu'on parie ? demanda-t-il d'un air moqueur.

- Et le cadeau de Gabriel, c'est quoi ? demanda tout à coup Sari.

Je l'avais totalement oublié.

Oncle Ben sortit un objet de sa poche et nous le montra. C'était un pendentif suspendu à une cordelette. Fait d'une matière translucide jaune, il brillait au soleil. Mon oncle me le tendit. Je l'examinai avec curiosité.

- Qu'est-ce que c'est ? Du verre teinté ?

- Non, c'est un morceau de résine fossilisée. On appelle ça de l'ambre. Regarde-le bien à la lumière. Je m'exécutai, et distinguai alors quelque chose à l'intérieur.

- On dirait un insecte !

- C'en est un, confirma Oncle Ben en fermant un œil pour mieux voir. C'est un scarabée, et il se trouve dans ce morceau d'ambre depuis environ quatre mille ans. Comme tu peux le constater, il est parfaitement bien conservé !

- Un cadavre d'insecte, pouah, c'est dégoûtant ! commenta Sari avec sa délicatesse habituelle. Franchement, Papa, comme cadeau, tu aurais pu mieux

faire ! Rappelle-moi de ne pas te laisser faire les achats de Noël !

En guise de réponse, son père se contenta de sourire en faisant tourner le pendentif entre ses doigts.

- Les scarabées avaient une importance toute particulière au temps de l'ancienne Egypte, déclara-t-il en laissant tomber son cadeau dans le creux de ma main. À l'époque, les Égyptiens y voyaient un symbole d'immortalité.

Médusé, je contemplai la carapace et les six pattes de l'insecte emprisonné dans l'ambre.

- Posséder un scarabée garantissait l'immortalité, continua Oncle Ben. Mais sa piqûre entraînait fatalement la mort.

- Plutôt bizarre, marmonna Sari.

- Et ce scarabée a vraiment quatre mille ans ? demandai-je.

- Oui, répondit mon oncle. Porte-le. Qui sait ? peut-être a-t-il encore conservé ses pouvoirs d'antan ?

Docile, je passai la cordelette autour de mon cou et glissai le pendentif sous mon T-shirt. Je sentis l'ambre tiède contre ma peau.

- Merci, Oncle Ben, je suis très content, dis-je, à moitié sincère.

- Allons boire quelque chose de frais, proposa-t-il en s'essuyant le front avec un mouchoir.

Nous fîmes quelques pas quand tout à coup une expression d'horreur se peignit sur le visage de Sari. Elle tremblait de tous ses membres. La bouche grande ouverte, elle tentait de m'avertir de quelque chose.

- Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda son père, alarmé.

- L e . . . le scarabée, bégaya-t-elle. Il... il s'est échappé. Je l'ai vu ! Il est là, par terre !

- Hein ? fis-je en me penchant pour le chercher des yeux.

Soudain je ressentis une violente douleur au mollet.

Le scarabée venait de me piquer.

Les paroles d'Oncle Ben me revinrent immédiatement à l'esprit : « Posséder un scarabée garantissait l'immortalité, mais sa piqure entraînait aussitôt la mort. »

La mort ?

- Non, hurlai-je en me retournant.

C'est alors que j'aperçus Sari agenouillée, la main tendue vers moi avec une expression de malice sur le visage. En un éclair, je compris qu'elle m'avait pincé le mollet.

Le cœur battant encore la chamade, je tirai mon pendentif de sous mon T-shirt et l'examinai à la lumière. Le scarabée était toujours là, figé dans l'ambre comme il l'avait été depuis quatre mille ans. Un grognement de rage s'échappa de ma gorge. Je m'en voulais terriblement. L'été allait être très long si je me laissais avoir chaque fois que Sari ou son père feraient de telles farces.

J'aime bien ma cousine, c'est vrai. Nous nous

entendons à merveille. Mais je la déteste quand elle prend ses airs supérieurs ou qu'elle s'entête à vouloir prouver qu'elle est la meilleure. À ce moment par exemple, je me serais bien jeté sur elle. Je lui aurais volontiers dit quelque chose de désagréable, mais l'inspiration me manquait.

- T'es vache, lui reprochai-je en replaçant le pendentif sous mon T-shirt.

- Oui, c'est vrai, répondit-elle, visiblement satisfaite d'elle-même.

La nuit était tombée. Allongé sur mon lit de camp trop étroit, je contemplais le haut de la tente. J'entendais le vent siffler à l'extérieur. Les piquets de la tente gémissaient doucement et les pans de toile s'agitaient.

- Je ne réussirai jamais à m'endormir, soupirai-je. Pour la dixième fois au moins, je retournai mon oreiller. La fine couverture de laine me grattait le menton.

Ce n'était pas la première fois que j'abandonnais mon lit douillet, mais je n'avais encore jamais passé la nuit sous une tente minuscule au milieu d'un désert immense.

— Je n'ai pas peur ! me répétais-je. Après tout, Oncle Ben dort à quelques mètres de moi !

En réalité, j'avais une conscience accrue de ce qui m'entourait, à tel point que je pouvais entendre le bruissement des palmiers et le crissement des pneus des Méharis qui roulaient sur l'étroite route à quel-

ques kilomètres de là. C'est sans doute pour ça que je remarquai aussitôt le léger frôlement sur ma poitrine. Mon cœur se remit à battre la chamade. Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison à ce chatouillement : le scarabée avait bougé. Cette fois, Sari n'y était pour rien. Je repoussai vigoureusement la couverture et cherchai le pendentif dans la pénombre, puis l'examinai à la lumière de la lune. Le scarabée était toujours là, enfermé dans sa prison jaune doré.

- Tu as bougé ? chuchotai-je.

Je me sentis tout à coup ridicule. Qu'est-ce qui me prenait de parler à un insecte vieux de quatre mille ans ? Comment pouvais-je croire qu'il était en vie et qu'il allait me répondre ?

Mécontent, je remis le pendentif à sa place. Ce n'était qu'un morceau d'ambre avec un insecte figé à l'intérieur, et rien d'autre !

Je n'avais aucune idée de l'importance qu'il prendrait pour moi ! Je ne savais pas encore qu'il possédait le pouvoir de me sauver la vie.

Ou celui de me tuer !



Il faisait déjà chaud sous la tente lorsque je me réveillai le lendemain matin. La lumière brillante du soleil qui pénétrait à l'intérieur me fit cligner des yeux. Je m'étirai. Oncle Ben était déjà parti.

J'avais mal au dos. Mon lit de camp était décidément très inconfortable. Mais j'étais trop excité pour m'en préoccuper. C'était ce matin-là que je devais entrer dans la chambre mortuaire de la pyramide. J'enfilai un T-shirt propre et mon jean. Je glissai mon pendentif sous mon T-shirt, puis cachai ma main de momie dans la poche arrière de mon pantalon. Avec ça, il ne pouvait rien m'arriver !

Je me brossai rapidement les cheveux, mis ma casquette, puis sortis prendre mon petit déjeuner. Le soleil avait l'air de flotter au-dessus des palmes. Il faisait briller le sable. J'inspirai une large bouffée d'air pur, du moins, je le croyais. Pouah ! Il devait y avoir des chameaux à proximité. Ça ne sentait pas la rose !

Je découvris Sari et Oncle Ben en train de prendre leur petit déjeuner à une grande table sous la tente qui servait de réfectoire. Mon oncle était vêtu de son habituel pantalon kaki et d'une chemise à manches courtes, tachée de café. Sari, elle, avait noué ses cheveux en queue de cheval ; elle portait un débardeur rouge vif et un short blanc.

Ils me saluèrent gentiment lorsque j'entrai. Je me servis un jus d'orange bien frais, puis pris des céréales avec du lait. Trois ouvriers du chantier de mon oncle déjeunaient à l'autre bout de la table. Je les entendais discuter avec animation à propos de la chambre funéraire.

Je m'assis à côté de Sari :

— Parle-moi du tombeau, demandai-je à mon oncle. À qui a-t-il appartenu ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir à l'intérieur ?

- Laisse-moi au moins te dire bonjour avant de te faire un exposé sur le sujet, répliqua Oncle Ben en riant.

- Ah ! j'ai beaucoup plus de raisins que toi ! déclara Sari penchée au-dessus de mon bol de céréales.

Je n'en revenais pas. Même un simple petit déjeuner devenait une compétition avec elle !

- Peut-être, mais j'ai plus de pulpe dans mon jus de fruits !

C'était une plaisanterie, mais Sari ne put s'empêcher de vérifier ce que j'avais dans mon verre. Son père but une gorgée de café, puis s'essuya la bouche.

- Si je ne me trompe pas, la tombe que nous avons

découverte est celle d'un prince, cousin du roi Toutankhamon, qui a été enterré environ mille trois cents ans avant notre ère. Lorsque l'on trouva la tombe de Toutankhamon, en 1922, presque tous ses trésors étaient intacts. C'était la découverte archéologique la plus extraordinaire du siècle...

Un sourire furtif éclaira le visage d'Oncle Ben.

- ... du moins jusqu'à maintenant...

- Tu crois que tu as découvert quelque chose de mieux ? demandai-je, subjugué.

Je n'avais pas touché à mes céréales. J'étais comme hypnotisé par l'histoire qu'il me racontait.

Il haussa les épaules :

- Il n'y aucun moyen de le savoir tant que nous n'aurons pas ouvert la porte de la chambre funéraire, mais j'ai bon espoir. Je suis convaincu que nous avons trouvé la tombe du prince Khor-Ru, qui était apparemment aussi riche que son cousin le roi Toutankhamon.

- Et tu crois qu'il a été enterré avec tous ses bijoux ? s'informa ma cousine.

- Qui sait ? répondit son père après avoir fini son café. La tombe de Khor-Ru renferme peut-être des trésors incomparables, mais il se peut également qu'elle soit vide.

- Pourquoi le serait-elle ? m'étonnai-je. Pourquoi y aurait-il des tombes vides dans les pyramides ?

- Parce que la plupart des tombeaux ont été pillés, expliqua mon oncle. Souviens-toi, le prince Khor-Ru a été enterré vers 1300 avant Jésus Christ. Les pil-

lards ont eu largement le temps de dévaliser un certain nombre de sépultures pendant toutes ces années. Nous ne découvrirons peut-être qu'une pièce vide ! soupira-t-il.

- Sûrement pas, m'exclamai-je. Je te parie qu'on va trouver la momie du prince ainsi que des tas d'objets précieux.

- Assez discuté, fit Oncle Ben en souriant. Finissez votre petit déjeuner et venez m'aider à travailler.

Il n'eut pas besoin de nous le répéter et nous le suivîmes dehors. Apercevant deux hommes, les bras chargés de matériel, qui sortaient d'une autre tente, mon oncle leur fit signe de la main et s'approcha d'eux pour leur parler.

Sari se tourna vers moi et me dit d'un air sérieux :

-Excuse-moi si j'ai été méchante.

- Toi, méchante ? Jamais ! répliquai-je, sarcastique. L'expression de son visage ne changea pas :

- Je me fais du souci pour mon père.

Je regardai furtivement mon oncle. Je le vis donner une tape amicale à l'un des deux hommes.

- Pourquoi t'en fais-tu à son sujet ? demandai-je à Sari. Il semble pourtant détendu ?

- C'est justement ça qui m'inquiète. Je ne l'ai jamais vu aussi excité et heureux. Je crois qu'il est persuadé que sa découverte va le rendre célèbre.

- Et alors ?

— Alors supposons que la tombe ait été pillée ou que ce ne soit pas celle du prince Khor-Ru ! Supposons que mon père ouvre la porte de la chambre funéraire

et qu'il n'y ait rien à l'intérieur, tu imagines sa déception ? Je suis sûre qu'il ne s'en remettrait pas !

- Pourquoi imagines-tu toujours le pire ? Il...

Je m'interrompis en le voyant s'approcher de nous.

- Descendons vite, mes ouvriers pensent qu'ils ne vont pas tarder à pénétrer dans la chambre funéraire, déclara-t-il avec enthousiasme.

Il nous prit, Sari et moi, chacun par un bras et nous entraîna vers la pyramide. L'air était plus frais à l'ombre de celle-ci. J'aperçus devant nous l'entrée qui menait au tombeau. Elle était juste assez large pour permettre à une seule personne de passer. Jetant un coup d'oeil à l'intérieur, je vis un étroit couloir qui descendait en pente raide.

« Pourvu que je ne glisse pas », pensai-je.

Je sentis mon estomac se nouer.

J'avais peur de tomber dans un abîme sans fond, mais je craignais surtout de faire une chute devant Sari. Je savais qu'elle m'en parlerait jusqu'à la fin de mes jours. Oncle Ben ouvrit une malle posée près de l'entrée et en sortit trois casques jaunes vif munis chacun d'une lampe électrique, comme ceux que portent les mineurs.

- Surtout ne vous éloignez pas de moi, ordonna-t-il en nous les tendant. Nous avons tous eu beaucoup d'ennuis durant les dernières vacances à cause de vos bêtises.

- On... on sera sages comme des images, bégayai-je. J'avais du mal à cacher ma nervosité. Ma cousine, elle, semblait parfaitement détendue.

- Je vais passer devant continua mon oncle en attachant la sangle du casque sous son menton.

Tandis qu'il s'apprêtait à entrer dans le tunnel, un cri strident retentit derrière nous :

- Stop ! Je vous en supplie, n'y allez pas !

Une jeune femme courait vers nous. Ses longs cheveux noirs flottaient au vent. Elle tenait dans une main un porte-document et dans l'autre un appareil-photo. Elle nous rejoignit en souriant et s'arrêta à la hauteur de mon oncle.

- Vous... vous êtes bien le professeur Hassad ? lui demanda-t-elle, hors d'haleine.

- Oui, fît-il, surpris.

Mon oncle n'ajouta rien, lui laissant le temps de reprendre son souffle.

Elle était vraiment superbe avec sa longue chevelure noire et soyeuse. Sa jolie frange lui recouvrait une partie du front, mettant en valeur les plus beaux yeux verts que je n'avais jamais vus. Elle portait un chemisier et un pantalon blancs. Assez petite, elle devait mesurer à peine quatre ou cinq centimètres de plus que Sari. J'étais tellement impressionné par sa beauté que je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était une vedette de cinéma.

La jeune femme déposa son porte-document sur le sable, puis écarta ses cheveux de son visage.

- Excusez-moi d'avoir crié de la sorte, dit-elle à mon oncle. Il fallait absolument que je vous parle. Je ne voulais pas que vous disparaissiez...

Oncle Ben plissa les yeux tout en la dévisageant.

- Comment avez-vous fait pour passer le contrôle de sécurité ? demanda-t-il en retirant son casque.

- J'ai montré ma carte de presse. Je suis grand reporter au journal du Caire. Je m'appelle Nila Rahmad. J'espérais que...

- Nila ? l'interrompit Oncle Ben. Quel prénom ravissant !

- Ma mère l'a choisi en l'honneur du Nil, expliqua la jeune femme en souriant.

- C'est romantique. Néanmoins, il est encore trop tôt pour envisager un article sur nos fouilles dans votre journal ! poursuivit mon oncle.

Nilà fronça les sourcils.

- Le professeur Fielding ne partage pas votre avis. Je lui ai parlé il y a quelques jours et il m'a autorisée à écrire un article sur votre exploration.

- Nous n'avons encore rien découvert. Il n'y a d'ailleurs peut-être rien à découvrir !

- Ce n'est pas du tout ce que le professeur Fielding m'a dit. Il avait l'air convaincu que vous alliez bouleverser le monde de la science.

- Mon frère a parfois tendance à se laisser emporter par son enthousiasme, remarqua mon oncle en riant.

- Soyez gentil, laissez-moi entrer dans la pyramide avec vous. Après tout, vous avez déjà d'autres visiteurs, dit-elle en nous regardant, Sari et moi.

Nila le suppliait du regard.

- Je vous présente ma fille Sari et mon neveu Gabriel.

- Alors, est-ce que je peux vous accompagner ? Je vous promets de ne rien publier sans que vous m'ayez donné votre permission.

Oncle Ben réfléchit en se grattant le menton.

- Je vous interdis de prendre des photos, dit-il sur un ton bourru.

- Ça signifie que je peux vous accompagner ?

- En tant qu'observateur seulement, précisa mon oncle.

Il essayait d'être sévère, mais je voyais bien que cette jeune femme lui était sympathique et qu'il avait envie de lui faire plaisir. Elle le remercia avec un large sourire. Oncle Ben tendit son casque à Nila et en sortit un autre du coffre de la Jeep.

- Je vous préviens, nous n'allons rien faire d'extraordinaire aujourd'hui. Mais nous sommes très près du but...

Nila se retourna vers Sari et moi.

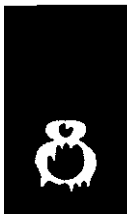
- C'est la première fois que vous entrez dans la pyramide ? demanda-t-elle en mettant son casque.

- Non, se vanta ma cousine, j'y suis déjà entrée trois fois. C'est génial.

- Moi, je suis arrivé seulement hier, répondis-je à mon tour. Alors je n'ai pas encore eu la chance de...

Je m'interrompis en voyant Nila changer d'expression. Pourquoi me regardait-elle comme ça ? En baissant les yeux, je me rendis compte qu'elle contemplait mon pendentif. Sa bouche était grande ouverte.

- Non , c'est impossible ! s'exclama soudain lajeune femme. Je ne peux pas le croire ; je n'arrive pas à y croire.



- Que... qu'est-ce qu'il y a ? bégayai-je.

- Regarde, fit Nila en plongeant la main sous son chemisier.

Elle en retira un pendentif.

C'était un morceau d'ambre identique à celui que j'avais reçu en cadeau.

- C'est étrange, en effet, remarqua Oncle Ben.

Nila saisit délicatement le mien et se pencha pour mieux l'examiner.

- Il y a un scarabée à l'intérieur du tien, me dit-elle en le faisant tourner entre ses doigts. Regarde le mien, il est vide.

C'était vrai. On aurait dit un simple morceau de verre translucide et jaune doré.

- J'aime mieux le vôtre, déclara Sari à Nila. Je n'aimerais pas porter un insecte mort à mon cou !

- Mais il paraît que ça porte chance, répondit Nila. J'espère que...

- Allez, on y va, coupa mon oncle, autoritaire.

La jeune femme lui emboîta le pas. Sari et moi les suivîmes de près. Nous entrâmes dans le tunnel et chacun de nous alluma sa lampe. J'entendis mon oncle expliquer que les parois étaient faites de blocs de granite et de calcaire.

Quatre étroits faisceaux de lumière me précédaient ; ils se croisaient et dansaient sur le sol et les murs poussiéreux. Le plafond était tellement bas que nous marchions tous le dos courbé. Le tunnel zigzaguait et je remarquais des embranchements à chaque virage.

- Ce sont des impasses, commenta mon oncle.

Il n'était pas facile de distinguer où nous posions nos pieds. Tout à coup, je trébuchai et m'éraflai le coude contre la paroi du tunnel. L'air était frais et je regrettais de ne pas avoir enfilé un sweet shirt. Oncle Ben, lui, était très occupé à raconter à Nila l'histoire de Toutankhamon et du prince Khor-Ru. On aurait dit qu'il essayait de l'impressionner, et je me demandais s'il n'avait pas un petit faible pour elle.

- C'est incroyable ! s'exclama-t-elle. C'est vraiment gentil à vous et au professeur Fielding de m'avoir autorisée à venir.

- Qui est le professeur Fielding ? chuchotai-je à Sari.

- C'est le directeur adjoint des fouilles. Tu finiras bien par le rencontrer. Il passe beaucoup de temps ici. Mon père ne l'aime pas tellement, et moi non plus.

Je m'arrêtai pour examiner un drôle de dessin sur un mur. On aurait dit la tête d'un animal.

- Sari, regarde l'art de l'ancienne Egypte !

- T'es bête ou quoi ? gloussa ma cousine. Ce dessin représente Obélix. C'est probablement un des ouvriers de mon père qui l'a fait !

- Tu crois que je ne m'en étais pas aperçu ? lui mentis-je. Je voulais seulement vérifier si tu pouvais faire la différence.

J'en avais vraiment assez de me couvrir de ridicule devant Sari. Je me retournai pour lui faire une remarque désagréable, et je me rendis compte qu'elle n'était plus là. Seul le faisceau de sa lampe se voyait au loin.

- Hé ! attends-moi, criai-je.

Mais la lumière disparut. Je me précipitai pour rattraper ma cousine, mais trébuchai à nouveau. Cette fois-ci, mon casque heurta la paroi du tunnel et ma lampe s'éteignit.

- Hé ! Sari ? Oncle Ben ?

Craignant de me cogner et n'y voyant rien, j'avancais à tâtons.

- Hé ! Vous m'entendez ?

J'ôtai mon casque pour essayer de rallumer la lampe. Elle paraissait intacte. J'en actionnai l'interrupteur à plusieurs reprises, puis la secouai énergiquement. Il n'y avait rien à faire : elle ne voulait pas se rallumer. « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? »

La gorge sèche et l'estomac noué, je commençais à avoir peur.

- Hé ho, je suis ici ! criai-je. Je ne peux plus avancer, je n'ai plus de lumière.

Personne ne répondit. « Mais où sont-ils passés ?

Ils devraient pourtant avoir remarqué ma disparition ! Je vais attendre ici qu'ils viennent me chercher », pensai-je.

Je m'appuyai contre le mur. Soudain, celui-ci céda sous mon poids. Pas moyen de rétablir mon équilibre, rien pour me raccrocher... Je tombai dans un puits sans fond.



Je gesticulais comme un fou dans l'espoir de m'agripper à quelque chose. Tout se passa tellement vite que je n'eus même pas le temps de proférer un son. J'atterris lourdement sur le dos. La douleur irradiait chacun de mes membres. La tête me tournait. Des points rouges dansèrent devant mes yeux pendant un moment, puis le noir revint. J'avais du mal à reprendre mon souffle. C'était comme si je venais de recevoir un ballon de basket en plein dans l'estomac. Je parvins tant bien que mal à me redresser, puis clignai plusieurs fois des yeux pour essayer de distinguer quelque chose. Un faible bruit attira mon attention, celui d'un léger grattement sur le sol.

- Hé, il y a quelqu'un ? Vous m'entendez ?

Ma voix ressemblait à un murmure. J'avais toujours très mal au dos, mais respirais un peu mieux.

Personne ne me répondit.

« Ils doivent être en train de me chercher, me dis-je. Quelqu'un s'est sûrement aperçu de mon absence ! »

Assis en tailleur, je commençais à me sentir mieux. Soudain, j'éprouvai des picotements sur le bras. Machinalement je me grattai et touchai quelque chose. Mes jambes commencèrent également à me démanger. Une bestiole rampait maintenant sur mon poignet gauche.

Je secouai la main pour m'en débarrasser.

- Qu'est-ce que c'est ? murmurai-je.

Je ressentais des sensations de brûlure sur tout le corps. N'y tenant plus, je me mis à agiter les bras et me relevai d'un bond. Mon casque heurta une des parois et, comme par miracle, ma lampe se ralluma. Son étroit faisceau éclaira une partie du sol. Je poussai une exclamation de stupeur. Le plancher de la pièce disparaissait presque entièrement sous la masse grouillante d'énormes araignées blanches. Je levai la tête et découvris que le mur était, lui aussi, couvert d'araignées. Leurs corps, sans cesse en mouvement, donnaient l'impression que le mur ondulait. D'autres araignées étaient suspendues à des fils invisibles qui descendaient du plafond. On aurait dit qu'elles flottaient dans les airs. J'en aperçus une sur ma main que je secouai aussitôt. Je compris alors pourquoi je sentais des picotements un peu partout. Des araignées montaient le long de mes jambes et de mes bras, descendaient le long de mon dos.

- A u secours ! À l'aide ! réussis-je à crier.

Une araignée tomba sur ma main et je la repoussai aussitôt.

- À l'aide ! Je vous en supplie, aidez-moi !

J'aperçus alors quelque chose d'effrayant. Bien plus effrayant que les araignées : un serpent était suspendu au plafond et descendait juste au-dessus de mon visage.



Je couvris la tête de mes mains pour me protéger du serpent.

- Attrape la corde ! me cria soudain quelqu'un.
Je levai les yeux. À tort, j'avais pris la corde pour un serpent.

- Dépêche-toi, Gabriel, m'encouragea Sari penchée au bord d'une ouverture, quelques mètres plus haut. Je secouai énergiquement mes mains et mes pieds afin de faire tomber les araignées qui avaient eu le temps de monter sur moi et, sans perdre une minute, je saisis la corde des deux mains. Quelques secondes plus tard, Oncle Ben me tirait par les aisselles. Tandis qu'il reculait en m'entraînant avec lui, j'aperçus Sari et Nila.

Je poussai un cri de joie en posant un pied par terre. Mon exaltation ne dura qu'un bref instant. Je sentis des brûlures sur mon corps. Je fus pris de panique et m'agitais dans tous les sens, repoussant les araignées qui se promenaient sur moi et écrasant celles qui

tombaient. Lorsque je levai enfin les yeux, je vis que ma cousine m'observait en souriant.

- C'est une nouvelle danse, Gabriel ? fit-elle avec espièglerie.

Oncle Ben et Nila éclatèrent de rire.

- Comment t'es-tu débrouillé pour tomber là-dedans ? demanda mon oncle en jetant un coup d'œil dans la pièce en contre-bas.

- Le mur s'est dérobé et j'ai perdu mon équilibre, lui expliquai-je en me grattant furieusement les jambes.

- Je croyais que tu me suivais, mais quand je me suis retournée...

Sara se tut. Son père se pencha un moment au-dessus du vide en dirigeant le faisceau de sa lampe vers le bas. Puis, se retournant vers moi, il me dit :

- Tu as fait une chute de plusieurs mètres. Tu es sûr que tu vas bien ?

- Je pense que ça va.

- Il doit y avoir une centaine de chambres comme celles-ci, expliqua mon oncle en s'adressant à Nila. Les bâtisseurs des pyramides creusaient des labyrinthes et des pièces destinées à tromper des pillleurs et à les empêcher de trouver la chambre funéraire.

- Beurk, elles sont affreuses, ces araignées ! fit ma cousine en reculant.

- Il y en a des milliers là-bas, lui dis-je. Partout, sur le sol, sur les murs, suspendues au plafond, partout !

- Je sens que je vais avoir des cauchemars cette nuit, s'exclama Nila en se rapprochant d'Oncle Ben.

- Bon. Tu es vraiment sûr que tu peux continuer ?
me demanda celui-ci.

Je m'apprêtais à répondre par l'affirmative quand soudain quelque chose me vint à l'esprit. La main de la momie ! Elle se trouvait dans mon jean. L'avais-je écrasée en atterrissant sur le dos ? Mon cœur se serra. J'espérais qu'il n'était rien arrivé à mon porte-bonheur. Je fouillai ma poche et la trouvai. Je me mis à l'examiner attentivement à la lueur de ma lampe. Ouf ! j'étais rassuré, la main demeurait froide au toucher, mais était intacte.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Nila en se penchant vers moi. La main sacrée ?

- Comment avez-vous deviné ? dis-je en levant ma main de momie afin qu'elle puisse mieux la voir.

- Je m'intéresse à l'ancienne Egypte depuis toujours, répliqua Nila sans quitter mon fétiche des yeux.

- Il s'agit peut-être d'un talisman ancien, intervint mon oncle.

- Ou tout simplement d'un souvenir de mauvais goût ! ajouta Sari.

- Cet objet a réellement du pouvoir, déclarai-je. Je suis tombé dessus de tout mon poids et il ne s'est même pas cassé !

- Hum , alors ça doit être un vrai porte-bonheur, déclara Nila en se tournant vers Oncle Ben.

- Pourquoi ne t'a-t-il pas empêché de tomber dans ce trou alors ? ironisa Sari.

Avant que je puisse répondre, je vis la main de la

momie se mettre à bouger. Les petits doigts se détendaient puis se repliaient lentement vers la paume.

Je poussai un cri et manquai la laisser tomber.

- Qu'est-ce qui t'arrive maintenant ? demanda Oncle Ben d'un ton bourru.

- Euh... rien.

De toute façon, ils ne me croiraient pas.

- Je pense que nous avons suffisamment exploré cet endroit pour aujourd'hui, déclara tout à coup mon oncle.

Nous repartîmes en direction de la sortie. En marchant, je contemplais la main de la momie. J'étais sûr de ne pas avoir rêvé. J'en aurais donné ma tête à couper. Elle avait vraiment remué les doigts.

Mais pourquoi ? Était-ce un signal ? Voulait-elle une fois de plus me prévenir de quelque chose ?

Sari et moi passâmes les deux jours suivants à jouer sous la tente, à explorer les environs de la pyramide - même s'il n'y avait pas grand-chose à découvrir dans une région aussi désertique.

Mon oncle semblait devenir de plus en plus nerveux. C'était sans doute l'ouverture imminente de la chambre funéraire qui le mettait dans cet état. C'est à peine s'il nous adressait la parole. Des gens que je ne connaissais pas l'accaparaient, et sa jovialité habituelle avait cédé la place au plus grand sérieux. Oncle Ben passait également beaucoup de temps avec Nila. Cette dernière décida de lui consacrer son article plutôt que de parler de la découverte de la pyramide. Elle avait toujours sur elle un petit calepin et notait tous ses faits et gestes.

Quelques jours plus tard, il nous sourit enfin :

- Ça y est ! Mes ouvriers ont enfin réussi à dégager la porte de la chambre funéraire.

Sari et moi avions du mal à contenir notre joie.

- On peut venir avec toi ? lui demandai-je.

Oncle Ben acquiesça.

- Oui, je tiens à ce que vous soyez là, car nous sommes à l'aube d'une journée historique. Une journée dont vous vous souviendrez toute votre vie. Enfin, peut-être..., conclut-il pensivement en haussant les épaules.

Bientôt, nous suivions l'équipe en direction de la pyramide. Le ciel était bas et chargé de nuages. La pluie n'allait pas tarder à tomber. Alors que nous approchions de l'entrée, Nila nous rejoignit en courant, son appareil-photo en bandoulière. Elle portait une chemise à manches longues et un jean délavé, trop large pour elle.

Oncle Ben l'accueillit chaleureusement.

- Promettez-moi de ne pas prendre de photos, la supplia-t-il.

- D'accord, promit-elle, la main sur le cœur.

Comme la dernière fois, chacun prit un casque jaune dans la malle posée près de l'entrée. Oncle Ben se munit également d'une lourde masse en métal. Baissant la tête, il entra dans la pyramide et nous le suivîmes.

Mon cœur battait à tout rompre. Je hâtai le pas afin de ne pas me laisser distancer une nouvelle fois par Sari.

- C'est vraiment génial ici, chuchotai-je.

- Peut-être que les tombes sont remplies de pierres précieuses, répondit Sari. Imagine un peu ! Des saphirs, des rubis, des émeraudes. Je vais peut-être

avoir la chance d'essayer une couronne qui a appartenu à une princesse égyptienne !

- Tu crois qu'il y a une momie dans la chambre funéraire ? demandai-je.

Les bijoux ne m'intéressaient pas particulièrement.

- Tu crois que le cadavre momifié du prince Khor-Ru nous attend ? ajoutai-je.

Ma cousine fit une grimace de dégoût :

— Tu ne peux pas penser à autre chose qu'aux momies ?

- Est-ce que tu réalises qu'on est en Egypte, et dans une pyramide en plus ?

- Il y a peut-être un trésor représentant des millions de dollars ici, et toi, la seule chose qui te préoccupe, c'est un vieux cadavre tout ratatiné recouvert de bandelettes de gaze !

Elle hocha la tête avec dédain :

- Tu sais, la plupart des enfants cessent d'être fascinés par les momies dès l'âge de huit ou neuf ans.

- Ton père à huit ans sans doute ? répliquai-je.

Cette fois, j'avais réussi à lui clouer le bec !

Nous finîmes par nous taire et suivîmes Nila et Oncle Ben. Au bout d'un long moment de marche, la galerie se mit à monter. L'air se réchauffait au fur et à mesure de notre ascension.

Au loin, deux projecteurs éclairaient la paroi du bout de la galerie. En approchant, je me rendis compte que ce n'était pas un mur, mais une porte. Agenouillées, quatre personnes finissaient de la dégager à l'aide de pics et de truelles.

- Regardez comme elle est belle ! s'exclama mon oncle en s'empressant de les rejoindre. C'est... c'est fantastique.

Les quatre ouvriers le saluèrent.

- Elle est superbe, ajouta Oncle Ben.

Nila, Sari et moi, nous nous arrê tâmes derrière lui. Il avait dit vrai, la porte en question paraissait digne de la tombe d'un prince. Elle n'était pourtant pas très haute et nous devrions sans doute baisser la tête pour en franchir le seuil.

Son panneau était en ébène. Ce bois rare devait provenir d'une région très éloignée, car il a toujours été introuvable en Egypte. D'étranges hiéroglyphes la couvraient entièrement. Je parvins à reconnaître des oiseaux, des chats et d'autres animaux gravés dans la surface foncée du bois. Le sceau qui la fermait était extraordinaire. C'était une tête de lion miniature à l'expression menaçante. Sa surface dorée brillait comme un soleil sous la lumière des projecteurs.

- L'or est très malléable, dit l'un des ouvriers de mon oncle. On va détacher cela facilement.

Oncle Ben déposa sa masse par terre et examina un long moment le sceau. Il se retourna vers nous.

- Les bâtisseurs de la pyramide croyaient que ce lion ferait fuir les intrus, nous expliqua-t-il. Ils n'avaient pas tort, tout du moins jusqu'à aujourd'hui...

- Professeur Hassad, laissez-moi prendre quelques photos pendant que vous descellez cette porte, supplia Nila. C'est un moment que nous devons absolument immortaliser.

Mon oncle la dévisagea, l'air songeur, puis finit par accepter. Un sourire de satisfaction éclaira le visage de Nila :

- Merci, Ben.

Les ouvriers s'écartèrent de la porte, et l'un d'eux présenta à Oncle Ben un maillet ainsi qu'un ciseau aussi fin qu'un scalpel.

- À vous l'honneur, professeur.

Mon oncle s'empara des deux outils et s'approcha de la porte.

- Lorsque j'aurai brisé le sceau, dit-il d'un ton solennel, nous pénétrerons dans un lieu où aucun homme n'est entré depuis quatre mille ans.

Nila, imperturbable, l'oeil vissé à son appareil, faisait la mise au point sur mon oncle. Quant à Sari et moi, nous nous étions approchés des ouvriers.

Mon oncle glissa la pointe de son ciseau entre la porte et le sceau. Le lion parut se mettre à briller davantage lorsque Oncle Ben brandit le maillet. Le silence était total et l'atmosphère tendue.

Je réalisai soudain que, dans l'émoi, j'avais bloqué ma respiration. Je m'efforçai d'inspirer calmement et jetai un regard vers ma cousine qui mordait sa lèvre inférieure. Elle ne pouvait s'empêcher de tortiller nerveusement son T-shirt.

- Ça vous dirait d'aller manger une pizza ? On ouvrira ça une autre fois ! plaisanta Oncle Ben.

Tout le monde éclata de rire. Il n'y avait que lui pour blaguer à un moment pareil.

Le silence s'installa à nouveau et l'atmosphère se

tendit. Mon oncle redevint sérieux et, se retournant une fois de plus vers le panneau d'ébène, replaça le ciseau. Il leva lentement son maillet. Une voix d'outre-tombe retentit alors dans la pyramide :

- Laissez-moi reposer en paix !

Une exclamation de surprise m'échappa.

- Laissez-moi reposer en paix ! répéta la voix.

Oncle Ben baissa les bras et pivota sur ses talons. L'étonnement se lisait sur son visage.

Je compris que la voix en question venait de derrière nous. Je me retournai et aperçus un inconnu en partie caché dans la pénombre de la galerie. L'homme s'avança vers nous à grandes enjambées. De haute taille, il devait se courber pour ne pas heurter le plafond du tunnel. Je remarquai qu'il portait une chemise, une cravate et une saharienne impeccables. Son crâne était totalement dégarni, à l'exception d'une demi-couronne de cheveux foncés à la hauteur des oreilles. L'expression de fureur de son visage n'avait rien d'engageant. Avec ses petits yeux noirs, il semblait fusiller mon oncle du regard. Il était tellement maigre que je me demandai s'il lui arrivait de manger !

- Omar ! s'écria Oncle Ben. Je vous croyais au Caire !

- Laissez-moi reposer en paix, répéta le professeur Fielding d'une voix plus douce. C'est ce qui est écrit sur la pierre que nous avons trouvée le mois dernier. C'est ce que souhaitait le prince Khor-Ru.

- Nous en avons suffisamment discuté, soupira mon oncle.

Le professeur Fielding passa devant Sari et moi comme si nous n'existions pas. Il se planta en face de mon oncle :

- Alors, comment se fait-il que vous osiez briser le sceau de cette porte ?

- Je suis un homme de science, répondit Oncle Ben en articulant chaque syllabe avec soin.

Il avait du mal à dissimuler son agacement.

- Je ne peux pas renoncer à une découverte par superstition !

- Moi aussi, je suis un homme de science, répliqua froidement le professeur Fielding en réajustant sa cravate, mais je refuse de profaner la tombe du prince Khor-Ru. Respecter son souhait gravé sur la pierre que nous avons mise au jour n'est en rien une superstition.

- Nous n'analysons pas les choses de la même façon, fit mon oncle en se calmant. Nous avons tous consacré trop de temps à ces fouilles pour les arrêter maintenant. Comment pourrions-nous abandonner, alors que nous sommes si près du but ?

Omar Fielding fit la moue et pointa son doigt vers le haut de la porte :

-Regardez, Ben. Les hiéroglyphes sur le linteau

sont les mêmes que ceux de la pierre que nous avons trouvée ; ils donnent le même conseil : « Laissez-moi reposer en paix. »

- Je sais, je sais, répondit mon oncle.

— Le message est extrêmement clair, continua le professeur Fielding avec animation.

Il fixait intensément mon oncle.

- Vous savez aussi bien que moi déchiffrer des hiéroglyphes. Et vous savez aussi bien que moi que, si jamais quelqu'un s'avisait de troubler le repos du prince en répétant la formule magique cinq fois, la momie de Khor-Ru reprendrait vie pour se venger. À ces mots, je frissonnai. Pourquoi Oncle Ben ne nous avait-il jamais parlé de cette pierre, ni de la menace du prince Khor-Ru ? Parce qu'il ne voulait pas nous effrayer ? Ou parce qu'il redoutait lui-même quelque chose ? Pour l'avoir observé attentivement pendant qu'il discutait avec son confrère, je savais que ça ne pouvait pas être ça. Je compris que les deux hommes avaient déjà dû débattre plus d'une fois de cette question et que le professeur Fielding ne parviendrait pas à empêcher mon oncle d'entrer dans la chambre funéraire.

- C'est la dernière fois que je vous préviens, dit le professeur Fielding en nous désignant tous du doigt, pour notre survie et notre sécurité...

- Vous n'allez pas recommencer ! l'interrompit Oncle Ben. Vous n'arrêterez pas un homme de science avec vos menaces ! Ce sceau doit être brisé. Il leva son maillet.

Le professeur Fielding secoua la tête en signe de désapprobation.

- Je ne participerai pas à cette profanation.

Puis il se retourna et partit. Dans sa hâte, il faillit se cogner la tête contre le plafond. Il s'éloigna à grands pas en bougonnant et disparut bientôt dans l'obscurité de la galerie.

- Omar, Omar, attendez ! tenta de l'arrêter mon oncle en s'élançant à sa poursuite.

Mais le bruit des pas du professeur Fielding s'était estompé. Oncle Ben rebroussa chemin. Il poussa un soupir et se pencha vers moi :

- Je ne fais pas confiance à cet homme, me chuchota-t-il. En fait, il se moque totalement des vieilles superstitions. Il a essayé de me faire renoncer à ce projet afin de faire lui-même cette découverte et de s'en attribuer tous les mérites.

Étonné par ses propos, je ne savais quoi lui répondre. J'avais toujours pensé que les chercheurs avaient des règles bien définies afin d'éviter ce genre de conflits. Mon oncle souffla quelque chose à l'oreille de Nila, puis il s'approcha de ses ouvriers.

- S'il y en a parmi vous qui partagent l'opinion du professeur Fielding, ils sont libres de le suivre.

Les quatre ouvriers se regardaient, médusés.

- Vous connaissez tous maintenant l'avertissement qui est gravé sur le linteau de la porte, ajouta Oncle Ben. Je ne veux pas obliger qui que ce soit à entrer dans la chambre funéraire contre son gré.

- Ce serait trop bête de renoncer maintenant ! Après

tout le mal qu'on s'est donné ! déclara l'un des hommes. Il faut qu'on sache ce qu'il y a derrière. Mon oncle leur adressa un sourire de gratitude.

- Je suis d'accord avec vous.

Je jettai un coup d'œil à Sari et découvris qu'elle me dévisageait.

- Si tu as peur, n'hésite pas à le dire à papa. Je suis sûre qu'il comprendra !

Non mais, pour qui se prenait-elle, celle-là ! Elle exagérait.

- Je n'ai pas peur, répliquai-je. Mais si tu souhaites que je te raccompagne au campement, tu n'as qu'à le demander.

Un bruit sourd nous fit tourner la tête. Oncle Ben s'affairait à détacher le sceau sous l'œil attentif de ses ouvriers. Nila, elle, se tenait prête à photographier l'ouverture de la porte. Mon oncle travaillait lentement et avec précaution. Après avoir enfoncé son ciseau entre la porte et la tête de lion, il le poussa doucement d'un côté puis de l'autre. Au bout de quelques instants, le sceau se détacha enfin. Le flash de Nila crépita. Mon oncle remit la tête de lion à l'un des ouvriers.

- Ce n'est pas un cadeau, plaisanta-t-il. N'oublie pas de me le rendre !

- J'entre le premier, poursuivit-il. Si je ne suis pas revenu dans vingt minutes, allez prévenir le professeur Fielding qu'il avait raison de s'inquiéter.

Nous éclatâmes tous de rire.

Deux ouvriers s'approchèrent de mon oncle pour

l'aider à ouvrir la porte. Ils se mirent tous les trois à la pousser, mais elle résista.

- Hum, il faudrait peut-être la graisser, dit Oncle Ben pour détendre l'atmosphère. Après tout, cela fait quatre mille ans qu'elle n'a pas été ouverte !

À l'aide de pics et de ciseaux, les ouvriers se mirent à en dégager le pourtour. Après quelques minutes de travail ils renouvelèrent leur essai. Oncle Ben poussa un cri de joie lorsque le panneau d'ébène bougea d'un centimètre. Puis de deux, puis de trois...

Nous nous approchâmes tous, impatients de découvrir l'intérieur de la chambre funéraire. L'ouverture était maintenant assez grande pour permettre à un homme assez mince de s'y faufiler.

-Déplacez les projecteurs, ordonna Oncle Ben. Encore quelques centimètres, et nous pourrions serrer la main à notre cher prince, ajouta-t-il en souriant. La porte bougea à nouveau.

- Hourra ! cria Oncle Ben.

Nila prit une photo. Sari et moi, nous nous pressâmes près d'elle.

Oncle Ben pénétra en premier à l'intérieur. Sari se précipita derrière lui, passant carrément devant moi. Mon cœur battait très fort et j'avais les mains glacées. Je me fichais de savoir qui était entré en premier. Ce que je souhaitais, c'était d'y pénétrer moi-même. Nous entrions l'un derrière l'autre. Lorsque mon tour arriva, j'inspirai profondément et me faufilai de l'autre côté de la porte.

Et là, je vis...

Rien. Absolument rien. Mis à part quelques toiles d'araignée qui pendaient au plafond, la pièce dans laquelle j'étais entré était désespérément vide !

Je poussai un soupir. Pauvre Oncle Ben ! Il avait fait tout ce travail pour rien ! J'étais vraiment déçu.

J'observais la pièce. À la lumière des projecteurs, les toiles d'araignée semblaient tissées en fils d'argent. Nos ombres se projetaient tels des fantômes sur le sol poussiéreux. Je me retournai vers mon oncle appréhendant de voir sa déception. Mais à ma grande surprise, je vis qu'il souriait.

-Avancez les projecteurs et apportez les outils, ordonna-t-il à ses ouvriers. Nous avons une deuxième porte à ouvrir là-bas.

Il pointa son doigt vers le mur du fond. Plissant les yeux, je distinguai avec peine un autre panneau d'ébène, fermée lui aussi par un sceau en forme de tête de lion.

- Je savais bien que ce n'était pas la chambre funéraire ! déclara Sari en crânant.

- Les Égyptiens gardaient souvent des salles vides afin de dissuader les pilleurs, expliqua Oncle Ben en

retirant son casque. Il se pourrait d'ailleurs que nous trouvions plusieurs salles identiques avant d'atteindre la chambre funéraire de Khor-Ru.

Nila, toujours attentive aux moindres faits et gestes de mon oncle, le photographiait en train d'examiner la deuxième porte que nous venions de découvrir.

- Si tu avais vu ta tête, tout à l'heure ! Tu étais tellement déçu ! dit Sari en souriant.

- Je croyais..., commençai-je, voulant me justifier.

Mais je m'interrompis en voyant Oncle Ben s'attaquer avec son ciseau et son maillet à la deuxième porte scellée. Tout en le regardant faire, j'essayais d'imaginer ce que nous allions découvrir cette fois. Une nouvelle salle vide, ou la momie d'un prince, vieille de quatre mille ans, avec ses trésors et ses bijoux ?

La deuxième porte était beaucoup plus difficile à ouvrir que la première. Nous fîmes une brève pause pour le déjeuner. Puis Oncle Ben et ses ouvriers se remirent aussitôt au travail en faisant attention de ne pas abîmer le sceau qui fermait la porte. Sari et moi, nous nous assîmes par terre, captivés par le travail de toute l'équipe.

Il faisait chaud dans la pièce et une étrange odeur aigre y flottait. Nous étions en train de respirer un air très ancien !

Enfin, pour passer le temps qui commençait à devenir long, Sari et moi nous mîmes à discuter de notre aventure dans la Grande Pyramide pendant les vacances de Noël dernier. Nila nous prit en photo.

- Nous y sommes presque, annonça mon oncle après deux heures de travail.

L'atmosphère recommençait à devenir fébrile. Le sceau se détacha enfin de la paroi. Deux ouvriers le déposèrent délicatement dans une caisse molletonnée prévue à cet effet. Oncle Ben poussa la porte, aidé des deux autres ouvriers.

- Ça va être difficile, déclara-t-il au bout d'un moment.

Comme la fois précédente, ils entreprirent d'en dégager le pourtour. Il fallut encore une heure à l'équipe pour réussir à faire glisser le panneau de quelques centimètres.

La porte céda enfin. Oncle Ben la maintenait à moitié entrouverte. Il détacha la lampe fixée à son casque et s'en servit pour éclairer la nouvelle pièce découverte. Sari et moi, nous nous approchâmes de lui. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent à nouveau.

- Qu'est-ce qu'il voit ? Pourquoi se tait-il ?

Oncle Ben abaissa soudain sa lampe et se retourna vers nous.

- Nous nous sommes trompés ! chuchota-t-il.

Un silence de plomb régnait dans la pièce. Atterré, j'avalai péniblement ma salive. Soudain, un large sourire éclaira le visage de mon oncle.

- Oui, nous nous sommes trompés en sous-estimant l'importance de notre découverte, ajouta-t-il. Cette tombe est encore plus somptueuse que celle du roi Toutankhamon !

Les murs de pierre firent résonner nos cris d'allégresse. Les ouvriers de mon oncle se pressèrent tous autour de lui afin de le congratuler.

- Nous méritons tous des félicitations, dit-il d'un ton enjoué.

Nous nous fauilâmes l'un après l'autre à travers l'étroite ouverture riant et parlant avec animation. Il y avait là une vaste salle. Sous la lumière des projecteurs et de nos lampes, je découvris un spectacle inoubliable. L'épaisse couche de poussière et de toiles d'araignée ne parvenait pas à cacher les extraordinaires trésors qui nous entouraient.

J'écarquillai les yeux devant toutes ces merveilles ! Les murs étaient gravés d'hiéroglyphes du sol au plafond. Des tas d'objets précieux jonchaient le sol. La pièce ressemblait plus à un grenier qu'à une tombe ! Un trône imposant retint mon attention. Son haut dossier était orné d'un soleil doré entouré de ses rayons. Derrière ce trône, j'aperçus des sortes de chaises, des bancs ainsi qu'un long divan. Des dizaines de jarres en pierre et en terre cuite étaient empilées le long des murs. Certaines étaient endommagées, mais la plupart restaient intactes. Par terre, je remarquai une tête de singe en or. Elle était posée à côté de plusieurs grands coffres.

Oncle Ben souleva un des couvercles. Quel spectacle ! Nous n'en revenions pas !

- Des bijoux ! s'exclama mon oncle. Ce coffre est rempli de bijoux en or !

Sari me rejoignit, le visage radieux.

- C'est trop génial, lui soufflai-je.

- Oui, génial, approuva-t-elle sur le même ton.

Le silence s'installa. On aurait pu entendre une mouche voler. Seuls le déclic et le crépitement du flash de Nila vinrent le troubler.

Oncle Ben nous enlaça, Sari et moi, tout ému :

- Je n'arrive pas à y croire. Tout est intact. Personne n'a pénétré ici.

Levant la tête, je découvris qu'il avait les larmes aux yeux. C'était certainement le plus beau jour de sa vie.

- Nous devons être très prudents parce que..., commença Oncle Ben.

Mais il s'interrompit et je vis son expression changer. Il fixait quelque chose dans la pénombre, et je compris très vite de quoi il s'agissait. Un énorme sarcophage en pierre était dissimulé dans l'ombre, contre le mur du fond.

- Wouah ! murmurai-je, admiratif.

Une longue fissure le traversait sur toute sa longueur.

- Tu crois que la momie du prince est à l'intérieur ? demanda Sari, tout excitée.

Les yeux toujours rivés sur le sarcophage, mon oncle demeura silencieux un long moment.

- Nous n'allons pas tarder à le savoir, dit-il enfin.

Avec l'aide de ses ouvriers, il entreprit aussitôt son ouverture. Nila s'approcha de lui : le spectacle du lourd couvercle de pierre qui glissait lentement sur le côté la captivait.

Le sarcophage renfermait un cercueil étroit et court. Les ouvriers détachèrent le couvercle avec précaution. Et la momie apparut. Elle paraissait si petite, si fragile !

- Le prince Khor-Ru, articula Oncle Ben avec émotion en le contemplant.

Khor-Ru était étendu sur le dos, ses bras repliés sur sa poitrine. Son corps momifié était entouré de bandes tachées par du goudron. Certaines n'adhéraient plus au corps du prince, laissant voir ainsi une partie de son crâne et de son visage.

Le cœur serré, je me penchai pour examiner la momie. J'avais l'impression que ses yeux noirs me fixaient intensément avec désespoir.

« Un être humain se trouve là, sous toutes ces bandelettes. Une personne de sang royal, me disais-je en frissonnant. Le prince avait à peu près ma taille. Il est mort. On a recouvert son corps de goudron chaud et de bandelettes, et sa momie repose ici depuis quatre mille ans. »

Toutes ces pensées se bousculaient dans mon esprit. Je ne pouvais détacher mon regard du goudron séché et craquelé qui recouvrait la partie visible de son visage. Je me demandais si le prince avait imaginé un instant que des milliers d'années après sa mort des gens ouvriraient son cercueil et contemperaient son cadavre momifié ?

Le souffle coupé, je reculai d'un pas. Comme mon oncle, Nila avait les yeux remplis de larmes. Posant les mains sur le rebord du sarcophage, elle se pencha pour étudier le visage noirci du prince.

- À ma connaissance, on n'a jamais découvert une momie aussi bien conservée, déclara Oncle Ben d'une voix douce. Il faudra évidemment procéder à plusieurs analyses afin d'établir l'identité du jeune homme ; mais si j'en juge par ce que renferme cette tombe, c'est...

Mon oncle se tut, interrompu par le bruit de voix qui parvenaient de la pièce d'à côté. Je me retournai. Quatre policiers en uniforme venaient de faire irruption dans la chambre funéraire.

- Que personne ne bouge ! ordonna l'un d'entre eux en posant la main sur la crosse de son revolver.

Oncle Ben se tourna vers la porte, les yeux agrandis par l'étonnement.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Les quatre policiers courroucés s'avancèrent jusqu'au milieu de la pièce.

- Surtout ne touchez à rien ! leur ordonna mon oncle en se plaçant devant le sarcophage pour le protéger. Tous ces objets sont extrêmement rares et fragiles.

Il retira son casque. Son regard passait d'un officier à l'autre.

- Que faites-vous ici ?

- C'est moi qui leur ai demandé de venir, répondit une voix puissante qui provenait de la pièce voisine. Le professeur Fielding entra à son tour dans la chambre funéraire. Son visage arborait un sourire de satisfaction.

- Omar ? Mais pourquoi ? demanda Oncle Ben en faisant quelques pas en direction de son collègue.

- Parce que j'ai pensé qu'il valait mieux protéger le contenu de cette chambre, expliqua-t-il.

Puis, balayant la pièce et ses trésors du regard, il s'avança vers mon oncle et lui serra la main avec enthousiasme.

- Quelle découverte extraordinaire ! s'exclama-t-il. C'est presque incroyable. Félicitations à vous tous !

- Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous les aviez fait venir ! insista Oncle Ben en montrant les quatre policiers. Personne n'a l'intention de voler quoi que ce soit !

- Je le sais bien, affirma Omar Fielding. Mais la nouvelle de notre découverte ne va pas tarder à se répandre et j'ai pensé que nous devons prendre certaines mesures pour protéger ces objets.

- Vous avez peut-être raison, concéda mon oncle avec un haussement d'épaules. C'est sans doute mieux comme ça...

- Oubliez qu'ils sont là, dit le professeur Fielding en souriant. Je vous dois des excuses, Ben. J'ai eu tort de vouloir vous faire renoncer à cette exploration. C'était stupide de la part d'un homme de science. J'espère seulement que vous pourrez me le pardonner. Nous avons beaucoup de choses à célébrer, ne croyez-vous pas ?

- Je ne fais pas confiance à Omar, nous avoua à nouveau Oncle Ben alors que nous allions dîner. Je ne lui fais pas du tout confiance.

L'air était étonnamment frais ce soir-là. Le ciel vio-

let s'était paré de milliers d'étoiles. Une légère brise faisait bouger doucement les feuilles des palmiers. Les flammes du feu de camp vers lequel nous nous dirigeons semblaient danser.

- Est-ce que le professeur Fielding va venir nous rejoindre ? demanda Sari.

- Non, répondit Oncle Ben en hochant la tête. Il est allé téléphoner.

- Il avait vraiment l'air excité en voyant la momie et tous ses trésors, remarquai-je.

- Oui, admit mon oncle. On peut dire qu'il n'a pas mis longtemps à changer d'avis. Mais je me méfie. Il serait trop content de prendre la direction des travaux. Je compte aussi garder un œil sur les policiers qu'il a fait venir.

- Papa, on s'était promis de passer une bonne soirée, lui reprocha Sari. Alors oublie Fielding ; parle-nous plutôt du prince Khor-Ru et de la célébrité que cette découverte va t'apporter.

- D'accord, accepta son père en souriant.

Nila nous attendait près du feu de camp. Oncle Ben l'avait bien évidemment invitée à se joindre à nous pour le barbecue. Elle portait un T-shirt en soie blanc et un jean. Son pendentif luisait au clair de lune. Nila était vraiment jolie. Lorsque nous nous approchâmes d'elle, la jeune femme adressa un sourire chaleureux à mon oncle, visiblement charmé.

— Sari, mais tu es plus grande que Gabriel ! s'exclama Nila.

Un large sourire éclaira le visage de ma cousine. Elle

adorait qu'on lui dise qu'elle était plus grande que moi, bien que je sois plus âgé de quelques mois.

- Elle me dépasse seulement de quelques centimètres, m'empressai-je de préciser.

- La taille des êtres humains a considérablement augmenté, déclara Nila. Le prince Khor-Ru était tellement petit qu'il serait considéré comme un nain de nos jours.

- C'est à se demander pourquoi des gens aussi petits ont fait construire des pyramides aussi hautes, remarqua Oncle Ben en souriant.

Nila lui fit un clin d'oeil, puis le prit affectueusement par le bras. Ma cousine et moi échangeâmes un regard. Je devinai à son expression qu'elle aurait bien aimé savoir ce qui se passait entre Nila et son père.

Le dîner se déroula dans une joyeuse atmosphère. Oncle Ben fit trop griller le pain pour les hamburgers, mais nous n'y prêtâmes pas attention. Sari s'en engouffra deux d'affilée tandis que moi, je calai au premier. Cela lui donna une raison supplémentaire de se moquer de moi et de se vanter à mes dépens. Je commençais à en avoir marre et me surpris à chercher un moyen de la remettre à sa place. Nila et Oncle Ben n'arrêtaient pas de plaisanter.

- Cette chambre funéraire ressemble à un décor de cinéma, dit Nila pour taquiner mon oncle. Tout est tellement parfait. La momie, les objets précieux... Ça ne peut être que des faux, et c'est précisément ce que je compte écrire dans mon article.

Oncle Ben éclata de rire, puis il se tourna vers moi :
- Dis-moi, Gabriel, tu as examiné la momie. Est-ce qu'elle portait une montre ?

- Non .

- Et voilà ! déclara mon oncle à Nila. Ça prouve bien que ce n'est pas une imitation !

- Hum, vous avez sans doute raison, admit Nila en lui adressant un autre sourire chaleureux.

- Papa, est-ce que tu connais l'incantation dont parlait le professeur Fielding ? intervint Sari. Tu sais, celle qui est censée ranimer la momie.

Oncle Ben avala la dernière bouchée de son hamburger et s'essuya les mains.

- Je n'arrive pas à croire qu'un homme de science sérieux puisse se laisser impressionner par ce genre de superstitions, marmonna-t-il.

- Mais quels sont les six mots qu'il faut dire pour que la momie reprenne vie ? demanda Nila. Allez, Ben, dites-le-nous.

Le sourire s'effaça du visage de mon oncle.

- Pas question ! Je ne vous fais pas confiance. Si je vous le dis, vous allez ranimer la momie simplement pour pouvoir prendre des photos à sensation pour votre journal.

Sa réponse nous fit tous rire. Nous étions assis autour du feu qui projetait des lueurs orangées sur nos visages. Oncle Ben déposa son assiette par terre, puis étendit ses mains au-dessus des flammes.

- Teki kahru, teki kahra, teki kahri ! récita-t-il d'une voix grave.

Les flammes crépitèrent. Une brindille craqua. Ce bruit sec me fit sursauter.

— C'est ça, ta formule ? demanda Sari.

- Oui, d'après les hiéroglyphes que nous avons trouvés, c'est ça, répondit son père d'un ton solennel.

- Alors, tu crois que la momie est revenue à la vie maintenant ?

- J'en doute fort, affirma mon oncle en se levant. Tu oublies qu'il faut répéter cette formule cinq fois !

Sari contemplait les flammes d'un air pensif. Intérieurement, je répétais l'incantation : Teki kahru, teki kahra, teki kahri.

« Il faut absolument que je la retienne pour pouvoir faire peur à ma cousine. »

- Où allez-vous ? demanda Nila à mon oncle en le voyant s'éloigner.

- Je dois téléphoner, répondit-il brusquement.

- Il ne nous a même pas souhaité bonsoir, s'étonna-t-elle.

- Il est toujours comme ça quand quelque chose le préoccupe, expliqua Sari

- Eh bien, il vaut mieux que je parte aussi, annonça Nila en se relevant. Je dois commencer à rédiger mon article.

Après nous avoir salués, elle s'éloigna d'un pas rapide. Ses sandales faisaient crisser le sable. Sari et moi regardions le feu. La demi-lune perchée haut dans le ciel baignait la pyramide de sa lumière.

- Nila avait raison, déclarai-je. La chambre funéraire a vraiment l'air d'un décor de cinéma.

Sari se taisait. Perdue dans ses pensées, elle fixait les flammes sans cligner des yeux.

Une autre brindille craqua. Le bruit la ramena à la réalité.

- Tu crois que Nila est amoureuse de mon père ? me demanda-t-elle en plongeant son regard dans le mien.

- Oui, probablement. Elle n'arrête pas de lui sourire et de le taquiner.

Sari réfléchit à ma réponse un court instant ; puis elle enchaîna :

- Et tu penses que mon père l'aime bien ?

- J'en suis plus que certain, affirmai-je en souriant. Je me levai. J'étais impatient de retourner à notre tente pour mettre mon plan à exécution.

Nous regagnâmes notre campement en silence. J'imaginai que Sari pensait encore à Nila et à son père.

L'air du soir était frais, mais il faisait bon sous la tente. À travers la toile, le clair de lune baignait l'intérieur d'une lumière tamisée. Ma cousine tira sa valise de sous son lit et se mit à y chercher quelque chose.

- Chiche que je répète l'incantation cinq fois, lançai-je.

- Hein ? fit-elle en levant les yeux vers moi.

- Je vais répéter la formule cinq fois pour voir s'il se passe quelque chose.

Je m'attendais à ce qu'elle ait peur et me supplie de ne pas le faire parce que c'était dangereux. Mais elle

se contenta d'un haussement d'épaules et se remit à fourrager dans sa valise.

- Si ça peut te faire plaisir, marmonna-t-elle.

- Tu ne vas pas m'en empêcher ?

- Non, pourquoi ? répliqua-t-elle en dépliant un vieux jean.

Je la fixai. Est-ce qu'elle faisait semblant de prendre tout ça à la légère ? Avait-elle un peu peur ? Oui, elle devait être tout de même un peu effrayée et elle faisait tout son possible pour ne pas me le montrer.

Je m'approchai d'elle et récitai l'incantation d'une voix grave, comme l'avait fait mon oncle :

- Teki kahru, teki kahra, teki kahri !

Sari ne détachait pas ses yeux de moi. Je récitai une deuxième fois, puis une troisième. Après la quatrième répétition, je marquai une pause. Un courant d'air froid me fit dresser les cheveux sur la nuque. Pouvais-je prendre le risque de réciter l'incantation une cinquième fois ?

Je regardai Sari. Elle avait refermé le couvercle de sa valise et me fixai d'un air tendu. Visiblement apeurée, elle se mordillait la lèvre inférieure. Fallait-il que je récite l'incantation une cinquième fois ? Un nouveau frisson glacial me parcourut le dos.

« Ce n'est rien qu'une superstition, me dis-je, une superstition vieille de quatre mille ans. Comment six mots dont j'ignore même la signification peuvent-ils redonner vie au prince Khor-Ru ? Ça ne tient pas debout ! »

Brusquement, tous les vieux films d'aventures où il était question de momies et de tombes égyptiennes me revinrent en mémoire. À chaque fois, les savants refusaient de croire aux malédictions qu'ils encouraient en pénétrant dans la tombe, et chaque fois, la momie reprenait vie pour se venger d'eux en les étranglant. C'étaient des histoires stupides, mais je ne pouvais m'empêcher d'y croire un peu.

Je voyais bien que Sari avait peur, elle aussi. Je pris

une grande inspiration. Je ne pouvais plus faire machine arrière, il fallait que j'aille jusqu'au bout.

-Teki kahru, teki kahra, teki kahri, récitai-je une cinquième fois d'une voix forte.

J'avais très froid et restais là sans bouger. J'attendais. Je ne sais pas exactement quoi, mais j'attendais. Sari se leva en tortillant une mèche de cheveux.

- Avoue que tu es terrifiée, lui dis-je sans pouvoir m'empêcher de lui sourire.

- Jamais de la vie ! Tu peux répéter cette incantation autant de fois que ça te plaira, tu ne me feras pas peur.

Soudain, nous aperçûmes une silhouette à travers la paroi de la tente.

- Vous êtes là ? demanda une voix rauque.

Mon cœur s'emballa.

Mes jambes se mirent à trembler et je m'approchai de Sari. Ses yeux s'agrandirent d'étonnement et de peur. La silhouette se glissa rapidement jusqu'à l'entrée de la tente. Nous n'eûmes pas le temps de crier ni d'appeler à l'aide. Une main écarta doucement le rabat de toile. Et un crâne dégarni apparut dans l'ouverture.

Je poussai un cri de terreur en voyant la silhouette s'avancer vers nous.

« La momie est revenue à la vie, pensai-je. Elle est venue se venger. »

- Professeur Fielding ! hurla Sari.

- Hein ! fis-je en plissant les yeux pour mieux voir. Oui, c'était bien le professeur Fielding. Je voulus lui dire bonsoir, mais ma gorge était tellement serrée que je ne pus proférer un son.

Afin de me calmer, je pris une longue inspiration et tentai d'expirer doucement.

- Je cherche ton père, expliqua le professeur Fiel-

ding à Sari. Il faut absolument que je lui parie, c'est extrêmement urgent.

-II... il est parti téléphoner, déclara ma cousine d'une voix tremblante.

Sans un mot, le professeur Fielding sortit de la tente. Le rabat de l'entrée claqua à son passage. Je me tournai vers Sari. Je n'arrivais pas à calmer les battements de mon cœur.

- Il m'a fichu une de ces trouilles ! avouai-je. J'étais persuadé qu'il était au Caire, et ce crâne dégarni m'a immédiatement fait penser...

Ma cousine éclata de rire.

- C'est vrai qu'il ressemble à une momie, fût-elle en me comprenant à demi-mot. Je me demande pourquoi il est tellement pressé de trouver papa.

- Et si on le suivait ? proposai-je tout à coup.

- Bonne idée, acquiesça-t-elle.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle accepte aussi vite ; à ma grande surprise, elle fut prête avant moi.

L'air avait encore fraîchi. Les tentes environnantes tremblaient sous l'assaut du vent.

- Par où est-il parti ? chuchotai-je.

- Il me semble avoir vu une ombre par là, répondit Sari.

Sans m'attendre, elle s'éloigna en courant. Le vent faisait tourbillonner le sable autour de nos jambes. J'entendais de la musique et des voix. C'étaient les ouvriers qui fêtaient la découverte. La lune éclairait notre chemin. J'aperçus au loin la silhouette efflanquée du professeur. Il marchait à grands pas, voûté. Il

rentra dans la dernière tente du campement. Sari et moi, nous nous arrê tâmes à quelques mètres de là. Le professeur Fielding parlait à quelqu'un. Il paraissait nerveux et très excité.

- Qu'est-ce qu'il dit ? chuchota Sari.

Mais comme elle, je n'arrivais pas à distinguer ses paroles. Un peu plus tard, il sortit avec mon oncle. Une puissante lampe de poche à la main, le professeur Fielding entraîna le père de Sari en direction de la pyramide.

- Qu'est-ce qui se passe ? murmura ma cousine en serrant mon bras. Est-ce que papa est obligé de suivre le professeur contre son gré ?

Le vent fit tourbillonner le sable autour de nous. Je frissonnai. Les deux hommes parlaient fort en gesticulant. Il était évident qu'ils se disputaient.

Le professeur tenait mon oncle par l'épaule. Est-ce qu'il le poussait ? Ou bien était-ce mon oncle qui le tirait ? Impossible de savoir.

-Allons-y, soufflai-je.

Nous avançâmes à pas lents, sans perdre de vue les deux hommes.

- S'ils font demi-tour, nous sommes fichus, murmura Sari en se serrant contre moi.

Elle avait raison. Il n'y avait ni arbres ni buissons derrière lesquels nous aurions pu nous cacher.

- Pourquoi veux-tu qu'ils se retournent ? répondisse, à moitié rassuré.

Nous nous approchâmes un peu plus des deux hommes.

La pyramide se dressait devant nous, immense et imposante.

Oncle Ben et le professeur Fielding s'arrêtèrent devant l'entrée. Je les entendis discuter avec animation, mais le vent emporta leurs paroles. Ils avaient toujours l'air de se disputer. Enfin, Oncle Ben disparut à l'intérieur de la galerie suivi de près par le professeur Fielding.

- Il a poussé mon père à l'intérieur ! s'exclama Sari d'une voix aiguë et terrifiée.

- Je... je ne pense pas, bégayai-je.

Nous avançâmes jusqu'à l'entrée de la pyramide, puis restâmes là à contempler le tunnel obscur.

Fallait-il aller dans le labyrinthe ?

Je sentais que Sari se posait la même question.

Sari et moi échangeâmes un regard. La pyramide semblait tellement plus grande et tellement plus sinistre la nuit ! Le vent sifflait le long de ses parois comme pour nous sommer de ne pas y entrer. Ma cousine se tourna vers un tas de gravats.

-Cachons-nous là et attendons qu'ils rassortent, proposa-t-elle.

J'acquiesçai avec empressement. Je nous imaginai mal tout seuls dans les tunnels à la recherche des deux hommes, sans rien pour nous éclairer.

- Tu crois que mon père est en danger ? demanda Sari lorsque nous nous étions accroupis derrière les vieilles pierres. Il nous a bien dit qu'il ne faisait pas confiance au professeur Fielding et...

- Il ne lui arrivera rien. Après tout, ce professeur est un homme de science, pas un criminel.

- Mais pourquoi a-t-il entraîné mon père ici, si tard le soir ? insista Sari d'une voix perçante. Et pourquoi se disputaient-ils ?

Je lui répondis par un haussement d'épaules. Jamais je n'avais vu Sari aussi tendue. En temps normal, j'en aurais tiré un certain plaisir. Sa vantardise m'insupportait par moments, c'est vrai, mais là, je ne m'amusais pas du tout. J'avais aussi peur qu'elle, sinon plus. J'étais certain que les deux hommes s'étaient disputés et que le professeur Fielding avait poussé mon oncle à l'intérieur de la pyramide.

Sari fixait l'entrée de la galerie en plissant les yeux. Le vent l'avait totalement décoiffée.

- Qu'est-ce qui peut avoir suffisamment d'importance pour que mon père et le professeur Fielding entrent dans la pyramide à cette heure-ci ? s'interrogea ma cousine. Tu penses qu'il y a eu un vol ? Je croyais que les policiers venus du Caire étaient censés monter la garde.

- Je les ai vus repartir en voiture juste avant le dîner.

- Je... je suis tellement inquiète, avoua Sari. Tu as vu la tête du professeur lorsqu'il est entré à l'improviste dans notre tente sans même s'excuser !

- Calme-toi ! On va tranquillement attendre ici et tu verras, quand ils ressortiront, qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

Ma cousine soupira. Nous restâmes là, à attendre en silence. Les nuages plus nombreux cachaient de plus en plus la lune. Un vent violent s'était levé et hurlait à présent autour de la pyramide.

- Mais qu'est-ce qu'ils font ? s'impatientait Sari.

Je m'apprêtais à lui répondre quand soudain j'aperçus une lueur au fond de la galerie.

- Sari, regarde ! fis-je en l'attrapant par le bras.
La lumière se rapprochait de nous. Une silhouette émergea de la pyramide. Je reconnus le professeur Fielding. Son visage avait une étrange expression. Ses yeux hagards roulaient dans tous les sens et des tics nerveux faisaient tressaillir ses sourcils. La bouche grande ouverte, il respirait avec peine. D'une main tremblante, il épousseta ses vêtements, puis s'éloigna en titubant.

- Mais où est passé papa ? paniqua Sari.
On apercevait très distinctement l'entrée de la pyramide, mais il n'y avait aucun signe de la présence d'Oncle Ben.

- Il... il est resté à l'intérieur, bégaya-t-elle.
Et avant que je puisse l'en empêcher, elle s'élança à la poursuite du professeur Fielding.

- Où est mon père ? cria-t-elle.
Je sortis de ma cachette et courus la rejoindre. Les yeux hagards, le professeur demeurait muet.

- Où est mon père ? répéta-t-elle.
Tel un fantôme, le professeur passa à côté de ma cousine comme s'il ne l'avait pas vue.

- Je vous en supplie ! insista Sari tandis qu'il se précipitait vers sa tente.

Découragée, elle se retourna vers moi. La peur défigurait ses traits.

- Il a fait quelque chose à papa. J'en suis sûre !

Je me retournai vers la pyramide pour vérifier une dernière fois si Oncle Ben n'était pas réapparu. Seul le hurlement du vent troublait le silence.

- Le professeur Fielding est passé à côté de moi comme si je n'existais pas ! s'exclama Sari, très en colère.

- J'ai... j'ai remarqué, bredouillai-je d'une voix peu assurée.

- Et tu as vu son visage ? Démoniaque. Totalement malveillant !

- Sari, peut-être que...

- Gabriel, m'interrompit ma cousine, il faut qu'on retrouve papa !

Elle m'attrapa par la manche et me tira vers l'entrée de la pyramide.

- Viens vite !

- Non, Sari, attends ! fis-je en me dégageant de son étreinte. Sans lampe, on va se perdre là-dedans et on ne retrouvera jamais ton père !

- Alors retournons à la tente chercher de quoi nous éclairer, fit-elle, prête à partir.

- Non, répétais-je en l'arrêtant d'une main. Reste ici et surveille l'entrée. Je parie que ton père va sortir d'une minute à l'autre. Pendant ce temps, je cours chercher deux lampes de poche et je reviens.

Les yeux rivés sur le tunnel obscur, Sari s'apprêtait à protester, mais elle se ravisa et accepta mon plan. Je courus jusqu'à notre tente. Mon cœur battait à tout rompre. Je m'arrêtai un instant sur le seuil afin de m'assurer que le professeur Fielding ne se trouvait pas dans les parages. Dans la tente, j'attrapai les deux lampes et repartis en toute hâte rejoindre Sari.

- Je t'en supplie, Oncle Ben, implorais-je en courant, sois dehors sain et sauf avant que j'arrive !

Mais en m'approchant de la pyramide, j'aperçus Sari seule. Les traits tirés par la peur et l'inquiétude, elle faisait les cent pas devant l'entrée du tunnel.

- Mais qu'est-ce que tu fais, Oncle Ben ? Qu'est-ce qui t'arrive ? répétais-je à voix basse.

Sans un mot, je tendis la lampe à ma cousine et nous nous dirigeâmes vers l'entrée du tunnel.

Il me sembla beaucoup plus raide que la première fois.

Les faisceaux de nos lampes se chevauchaient sur le sol poussiéreux. Je passai le premier et dirigeai ma lumière vers le plafond. La main appuyée sur le mur pour mieux conserver mon équilibre, j'avançais avec précaution. La paroi s'effritait par endroit.

Sari, littéralement collée à moi, éclairait le sol. Le

tunnel tournait devant nous. Nous passâmes un premier embranchement, puis un autre, puis un troisième. Ma cousine s'arrêta brusquement devant l'entrée d'une minuscule pièce vide.

- J'ai peur qu'on se soit perdus, chuchota-t-elle d'une voix incertaine.

Je frissonnai :

- Tu m'avais dit que tu connaissais bien l'intérieur de la pyramide.

- Je ne suis jamais venue sans papa, répondit Sari en scrutant la pièce vide par-dessus mon épaule.

- Il faut continuer à explorer jusqu'à ce qu'on le retrouve, dis-je, essayant de masquer ma peur.

Sari passa devant moi et promena le faisceau de sa lampe dans la pièce.

- Papa ! Papa, tu m'entends ?

Sa voix revint en un écho. Même lui trahissait l'angoisse de ma cousine. Nous nous figeâmes et tendîmes l'oreille. Aucune réponse ne nous parvint.

- Continuons, ordonnai-je.

Sari se remit en marche et je la suivis. Le plafond devint plus bas et je dus me courber. Nous cherchions la chambre funéraire. Mais était-ce là que se trouvait mon oncle ? J'essayais d'écarter toute pensée inquiétante de mon esprit, mais en vain. J'étais trop nerveux.

- Papa, papa ! Où es-tu ?

Les appels de Sari se faisaient de plus en plus désespérés. Le tunnel se mit soudain à monter à pic. Ma cousine s'immobilisa brutalement. Surpris, je man-

quai de la heurter. Elle faillit laisser échapper sa lampe.

- Désolé ! murmurai-je.

- Regarde ! Des empreintes de pas ! s'écria-t-elle. Effectivement, on pouvait apercevoir des traces laissées dans la poussière par un talon et une semelle à relief.

- Quelqu'un est passé ici, et il était chaussé de Pataugas, murmurai-je.

Sari dirigea le faisceau de sa lampe sur le sol. On pouvait y distinguer différentes traces, toutes orientées vers la direction que nous suivions.

- Tu crois qu'on est dans la bonne voie ? demanda ma cousine.

— Il y a des chances, dis-je en regardant les traces de près, mais ce n'est pas facile de savoir si ces empreintes sont fraîches ou non.

- Papa ! appela Sari avec un regain d'espoir. Papa, tu m'entends ?

- Oncle Ben ! criai-je à mon tour. Tu es là ?

Aucune réponse ne nous parvint. Ma cousine fronça les sourcils et me fit signe de la suivre. Les empreintes que nous venions de découvrir nous encouragèrent à continuer nos recherches. En apercevant l'antichambre de la salle funéraire, nous poussâmes tous les deux des cris de joie. Le faisceau de nos lampes éclaira les hiéroglyphes dessinés sur la porte.

- Papa ! Pa-pa !

Nous traversâmes rapidement la pièce vide pour

franchir le seuil menant à la chambre funéraire du prince Khor-Ru. L'endroit était sombre et sinistre.

- Papa ! Pa-pa ! criait ma cousine, inquiète.

- Oncle Ben, où es-tu ?

Toujours rien.

Je promenai le faisceau de ma lampe sur les trésors entassés dans la pièce. Les grands coffres, les sièges, les jarres en terre cuite empilées dans un coin...

- Il n'est pas ici, sanglota Sari.

- Mais alors, où peut-il bien être ?

Ma cousine se mit à examiner l'énorme sarcophage de pierre que sa lampe venait d'éclairer.

- Oncle Ben ! Es-tu quelque part ici ? fis-je en désespoir de cause.

Sari serra mon bras :

- Gabriel, regarde !

- Quoi ?

- Le couvercle, murmura Sari.

Je posai mon regard sur la lourde dalle de pierre.

- Il est fermé, me fit remarquer ma cousine.

- Oui, et alors ?

- Cet après-midi, quand nous sommes partis, il était ouvert et je me souviens parfaitement que mon père avait demandé aux ouvriers de ne pas le refermer.

- Mais oui, tu as raison !

- Aide-moi ! me demanda Sari en posant sa lampe par terre. Il faut absolument ouvrir ce sarcophage.

Un frisson d'épouvante me parcourut le dos. Inspirant profondément pour me donner du courage, je m'approchai de ma cousine et m'appuyai de tout

mon poids sur la lourde dalle. Le couvercle glissa plus facilement que nous l'aurions cru. Lorsque nous eûmes déplacé la pierre d'une trentaine de centimètres, Sari prit sa lampe afin d'éclairer l'intérieur. Nous poussâmes un cri d'horreur devant l'épouvantable spectacle.

- Papa ! s'écria ma cousine d'une voix aiguë.
Oncle Ben se trouvait dans le cercueil, à l'intérieur du sarcophage. Il était étendu sur le dos, les genoux relevés, les bras le long du corps. Ses yeux étaient fermés.

- Tu crois qu'il est..., qu'il est... ? bégaya Sari.
Penché au-dessus du sarcophage, je posai ma main sur la poitrine de mon oncle :

- Son cœur bat toujours, et il respire. Oncle Ben, Oncle Ben, tu m'entends ?

Il ne réagit pas. Je pris sa main. Elle était inerte, mais tiède.

- Réveille-toi ! criai-je.
Ses yeux restèrent fermés.

- Il est sans connaissance, murmurai-je en replaçant sa main sur sa poitrine.

Sari se tenait derrière moi. Les mains pressées sur son visage, elle contemplait son père avec consternation.

-Je... je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle. C'est le professeur Fielding qui a dû faire ça. Il savait que papa finirait par étouffer dans ce sarcophage. Si on ne l'avait pas trouvé...

Elle se tut, étranglée par l'émotion.

Soudain Oncle Ben gémit. Pleins d'espoir, nous nous penchâmes à nouveau vers lui, mais il demeurait toujours sans connaissance.

- Il faut prévenir la police, déclarai-je, pour raconter ce que le professeur Fielding a fait.

- Mais nous ne pouvons pas laisser papa ici, protesta Sari.

Je voulus répondre, mais une horrible pensée me vint à l'esprit et je frissonnai des pieds à la tête.

- Sari... Si Oncle Ben est dans le sarcophage, où est passée la momie ?

Frappée de stupeur, ma cousine me dévisagea bouche bée.

C'est alors que nous entendîmes un bruit de pas. Un bruit de pas lent, très lent. Nous nous retournâmes. Sous nos regards effrayés, la momie entra dans la pièce, la démarche raide et chancelante.

J'ouvris la bouche pour crier, mais ne pus proférer un son. La momie avançait en titubant, le regard fixé droit devant elle. Il me sembla discerner un sourire sous la couche de goudron qui recouvrait son visage. La momie se déplaçait en traînant les pieds ; des bandelettes tombaient sur son passage. Lentement, elle leva les bras. Le sinistre craquement qui retentit me glaça les sangs. La terreur me serrait la gorge. Tremblant de la tête aux pieds, je m'écartai du sarcophage. Sari, elle, semblait incapable de bouger.

— Recule, mais recule donc ! lui soufflai-je en essayant de la tirer par la manche.

Terrorisée, elle fixait des yeux la momie qui se rapprochait toujours de nous. J'ignorais si elle m'avait entendu, mais décidai de l'entraîner avec moi. N'ayant pas remarqué le mur, je le heurtai de plein fouet.

La momie avançait vers nous, plus près, encore plus près. Ses orbites vides semblaient nous dévisager.

Elle tendit ses mains enveloppées de bandelettes jaunies et tachées.

Sari poussa un cri perçant.

- Sauvons-nous ! criai-je. Sauvons-nous !

Mais il nous était totalement impossible de fuir : nous étions adossés au mur et la momie se dressait entre nous et la porte. D'une démarche raide, le prince Khor-Ru avança encore en traînant les pieds.

- C'est ma faute ! déclarai-je d'une voix tremblante. J'ai répété l'incantation cinq fois et je l'ai ramené à la vie.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Sari dans un murmure étouffé.

Je ne sus quoi lui répondre.

- Oncle Ben ! hurlai-je, cédant à la panique. Oncle Ben, au secours !

Mais aucun bruit ne parvint du sarcophage. Mes cris de désespoir ne suffirent pas pour réveiller mon oncle. Sans quitter la momie des yeux, Sari et moi, nous nous mîmes à longer le mur. La momie avançait d'un pas lourd et traînant. Sur son passage, elle soulevait un nuage de poussière. Une odeur aigre flottait dans la pièce, celle d'un cadavre vieux de quatre mille ans. Appuyé contre le mur froid, je réfléchissais à toute vitesse. Après s'être arrêtée un instant devant le sarcophage, la momie se tourna vers nous.

- Hé ! m'exclamai-je, car une idée me traversa l'esprit.

Mon fétiche ! La main sacrée ! Pourquoi n'y avais-je

pas pensé plus tôt ? Lors des dernières vacances de Noël, elle nous avait sauvés en faisant reprendre vie à tout un groupe de momies. Si je montrais la main sacrée à la momie du prince Khor-Ru, peut-être qu'au contraire, il mourrait à nouveau ? Ou tout du moins, se figerait-il sur place assez longtemps pour que Sari et moi puissions nous enfuir ?

Plus que quelques pas, et la momie serait suffisamment proche de nous pour... Vite, il fallait que je mette mon plan à exécution. Je plongeai la main dans la poche de mon jean.

Horreur !

Mon fétiche avait disparu !

- Non ! m'écriai-je, désespéré.

Je m'empressai de fouiller dans mes autres poches. Mais la main n'y était pas non plus.

- Qu'est-ce que tu cherches ? me demanda Sari.

- Ma main de momie ! Elle a disparu ! dis-je d'une voix étranglée par la panique.

L'odeur nauséabonde devenait de plus en plus insupportable à mesure que la momie s'approchait. Je n'avais plus d'espoir de la retrouver. Mais je n'avais pas de temps à perdre à me poser des questions.

- Il faut essayer de s'enfuir, chuchotai-je. Regarde le prince, il se déplace très lentement ; si on ne se fait pas attraper au passage, on devrait pouvoir se sauver !

- Et mon père ? s'exclama Sari. On ne peut pas l'abandonner ici !

- On n'a pas le choix, décidai-je. On reviendra le chercher dès qu'on aura trouvé de l'aide.

Crac ! Un des os de la momie se brisa soudain, nous

faisant sursauter. Néanmoins, elle continuait à avancer, à pas lents mais réguliers, les bras toujours tendus devant elle.

- Vas-y, c'est le moment ! dis-je à Sari en la poussant vigoureusement en avant.

Mon cœur fit une embardée lorsque je m'élançai à mon tour. J'entendis un autre craquement sec : la momie se pencha pour tenter de nous attraper.

Tête baissée, je plongeai sur le côté pour l'éviter. C'est alors que je sentis ses doigts froids et durs comme du métal m'effleurer le cou. J'eus le bon réflexe de courber le dos pour lui échapper et foncer vers la porte.

Sari me précédait de quelques pas. Elle sanglotait ; moi, j'étais terrorisé. J'avais du mal à courir. Mes jambes étaient lourdes comme des pierres. Nous avions presque atteint la sortie de la chambre funéraire quand nous aperçûmes une faible lumière de l'autre côté de l'ouverture. Surpris, nous nous arrê tâmes. La lueur s'approchait de nous. Une silhouette se faufila par la porte entrouverte. Quelque peu ébloui par le faisceau de lumière dirigé sur nous, je levai la main et clignai des yeux dans l'espoir de reconnaître celui qui arrivait ainsi.

- Nila ! m'exclamai-je dès que la jeune femme eut pointé sa lampe de poche vers le plafond. Aidez-nous !

- Le prince a repris vie ! lui expliqua Sari en pointant le doigt vers la momie. Nila, il a repris vie !

- Aidez-nous, suppliai-je à nouveau.

- Qu'est-ce que je peux faire ? demanda-t-elle en écarquillant ses yeux verts.

Elle paraissait étonnée. Mais son visage ne tarda pas à changer d'expression. Il était dur et exprimait la colère :

- Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous ? Vous ne devriez pas être ici !

- Quoi ? m'exclamai-je, surpris.

Nila fit un pas en notre direction et leva sa main droite. Les yeux plissés pour mieux voir dans la pénombre, je vis qu'elle tenait quelque chose. Ma petite main de momie ! La jeune femme tendit le bras vers le prince Khor-Ru :

- Viens à moi, mon frère !

- Qu'est-ce que vous faites avec ma main de momie ? m'écriai-je.

Mais Nila fit semblant de ne pas m'avoir entendu. Elle tenait sa lampe de poche dans une main et brandissait mon porte-bonheur de l'autre.

- Viens à moi, mon frère, répéta-t-elle en agitant mon talisman pour attirer la momie à elle. C'est moi, ta sœur Nila !

La momie s'avança péniblement vers nous. Ses os fragiles craquaient sous les bandelettes.

- Nila ! Qu'est-ce que vous faites ? Arrêtez ! hurla Sari.

Une fois de plus, la jeune femme ne répondit pas.

- C'est moi, ta sœur ! s'adressa-t-elle à la momie. Un sourire de triomphe éclairait son joli visage. Ses yeux scintillaient telles des émeraudes.

- Il y a des siècles et des siècles que j'attends ce moment, déclara Nila au prince Khor-Ru. Pendant tout ce temps, j'ai espéré que quelqu'un finirait par

découvrir ton tombeau et que nous pourrions être réunis à nouveau.

Le visage de la jeune femme trahissait son émotion. Mon porte-bonheur tremblait dans sa main.

- Mon frère, je t'ai ramené à la vie ! s'exclama-t-elle. Tout ce temps passé à attendre en valait bien la peine. Nous allons tous les deux partager les richesses qui sont accumulées ici, et grâce à nos pouvoirs nous allons régner sur l'Egypte.

Nila me regarda :

- Oh, j'oubliais ! Merci, Gabriel ! Merci pour la main sacrée ! Sans elle, je n'aurais jamais pu ramener mon frère à la vie. Dès que je l'ai vue, il fallait absolument que je m'en empare.

- Rendez-la-moi, elle m'appartient ! Rendez-la-moi, vous n'avez pas le droit !

Nila laissa échapper un ricanement méchant.

- Tu n'en auras pas besoin, affirma-t-elle d'une voix douce.

Terrorisé, je la vis agiter mon porte-bonheur sous les yeux de la momie.

- Détruis-les, mon frère ! Nous ne devons avoir aucun témoin.

- Nooon ! hurla Sari.

Dans un même élan, nous fonçâmes tous les deux vers la porte, mais Nila réagit aussitôt en nous bloquant le passage. Je tentai de l'écarter en la poussant par l'épaule, à la manière d'un joueur de foot, mais elle fit preuve d'une force inattendue et tint bon.

- Laissez-nous partir, supplia Sari en hoquetant.

Nila secoua la tête en souriant.

- Aucun témoin, répéta-t-elle.

- Nila, la seule chose qui nous intéresse est de sortir mon père d'ici. Vous pouvez faire ce que vous voulez du trésor !

Nila ne semblait pas entendre. Elle se retourna vers la momie :

- Débarrasse-nous d'eux, il ne faut pas qu'ils sortent vivants de ce tombeau.

À ces mots, Sari et moi, nous nous retournâmes. La momie marchait vers nous d'un pas raide. Son crâne luisait à la lueur de nos lampes. Elle avançait inexorablement en traînant derrière elle plusieurs bandes-lettes.

Je me retournai vers la porte. Nila bloquait toujours le passage. Désespéré, je balayai la pièce du regard. Il n'y avait aucune autre issue. Impossible de nous échapper. Nous étions piégés.

La momie fit un nouveau pas dans notre direction.

Une dernière fois, Sari et moi essayâmes d'atteindre la porte, mais Nila nous en empêcha. La momie était à présent tout près de nous. Sa mâchoire était figée en un rictus hideux. Elle levait ses bras raides dans notre direction. Puis, dans un immense effort, elle s'élança en avant. À notre grande surprise, ce n'est pas nous qu'elle saisit à la gorge, mais Nila. La jeune femme émit un cri étouffé lorsque les mains du prince Khor-Ru se refermèrent autour de son cou. Les lèvres de la momie remuaient. Une toux rauque sortit de sa bouche, suivie d'un murmure d'outre-tombe :

- Laissez-moi... reposer en paix !

La momie resserra son étreinte, et Nila poussa un autre cri. Me retournant, je saisis l'un des bras recouverts de gaze :

- Lâchez-la !

La momie n'obéit pas. En grognant, elle obligea Nila à plier les genoux et à courber de plus en plus le dos

vers l'arrière. La jeune femme ferma les yeux et renonça à lutter. Sa lampe de poche et mon porte-bonheur glissèrent par terre.

Je ramassai aussitôt ma petite main de momie et la glissai dans la poche de mon jean, puis sautai sur le dos du prince Khor-Ru. Je voulais absolument lui faire lâcher prise.

— Vous allez arrêter ? hurlai-je.

Il poussa un grognement de colère, se redressa en remuant ses épaules pour essayer de se débarrasser de moi. Sa vigueur me prit au dépourvu. Je cherchais désespérément à m'agripper à quelque chose pour ne pas tomber. Mes doigts se refermèrent alors sur le pendentif de Nila.

- Hé ! m'exclamai-je, surpris.

La momie réussit à me faire tomber. La chaîne du pendentif de Nila se rompit, puis glissa entre mes doigts. Le morceau d'ambre frappa le sol et vola en éclat.

- Noooooon ! protesta Nila, horrifiée.

Son cri perçant fit trembler les murs de la pièce. La momie se figea sur place. Nila se libéra de son étreinte, puis recula, les yeux agrandis par l'effroi.

- Ma vie, ma vie ! hurla-t-elle.

Elle se pencha pour ramasser les restes de son pendentif, mais il était brisé en mille morceaux.

- Ma vie ! gémit Nila en regardant les quelques bouts d'ambre qu'elle tenait à présent dans sa main. Elle leva les yeux vers Sari et moi.

- C'est grâce à ce pendentif que j'ai pu vivre plus de

quatre mille ans. Chaque soir, je me glissais dedans pour passer la nuit. Et maintenant... maintenant...

Le son de sa voix se faisait de plus en plus faible. Sa tête, ses bras et tout le reste de son corps rapetissaient à vue d'oeil. Il ne resta bientôt plus de Nila qu'un tas de vêtements sur le sol.

Sous le coup du choc et de l'horreur, Sari et moi restâmes bouche bée. Un scarabée noir s'échappa de sous le jean de Nila. Après quelque hésitation, il fila se perdre dans l'obscurité.

- Ce... ce scarabée, c'était Nila ? demanda ma cousine d'une voix hésitante.

- Je suppose que oui, répondis-je en contemplant les vêtements de la jeune femme en tas sur le sol.

- Tu crois vraiment que c'était une princesse de l'ancienne Egypte ? La sœur du prince Khor-Ru ? murmura Sari.

- Je ne sais pas. Tout cela est tellement incroyable ! Je me concentrai et me remémorai toutes les paroles de Nila afin de mieux les comprendre.

- Elle devait effectivement se transformer chaque soir en scarabée et dormir dans son morceau d'ambre. C'est ça qui lui a permis de rester en vie, tout du moins jusqu'à ce que...

- Tu brises son pendentif, enchaîna ma cousine en chuchotant.

- Oui. Mais c'était un accident, je...

Ma voix s'étrangla au contact d'une main froide posée sur mon épaule, celle de la momie du prince Khor-Ru qui se tenait derrière moi.

La main était toujours sur mon épaule. Le froid glacial pénétrait à l'intérieur de mes os.

- Lâchez-moi ! hurlai-je en me retournant
Mon cœur s'était arrêté de battre un instant.

- Oncle Ben ! m'écriai-je.

- Papa ! s'exclama Sari en se jettant au cou de son père. Papa, tu n'as rien ?

Oncle Ben me lâcha l'épaule et se frotta la nuque. Visiblement hébété, il clignait des yeux en remuant la tête. Derrière lui, j'aperçus la momie, immobile, le buste penché vers l'avant. Elle était à nouveau inanimée.

- Je suis encore étourdi, déclara mon oncle en passant la main dans ses épais cheveux noirs. Il s'en est fallu de peu !

- Tout est de ma faute, lui avouai-je. C'est moi qui ai répété l'incantation cinq fois. Je ne croyais pas que cela redonnerait vie à la momie, mais...

Oncle Ben me sourit et m'enlaça affectueusement.

- Ce n'est pas toi, m'assura-t-il d'une voix douce. C'est Nila. J'avais tort de ne pas croire aux pouvoirs de cette incantation. Nila s'est emparée pendant ton sommeil de ta main de momie et elle l'a utilisée pour ranimer son frère en la récitant. Le professeur Fielding et moi avions des doutes à son sujet.

- Mais... mais je croyais que..., bégayai-je, incapable de cacher ma surprise.

- J'ai commencé à me méfier d'elle au cours du dîner, expliqua mon oncle. Elle m'a demandé quels étaient les six mots qu'il fallait dire pour redonner vie à la momie. Or, je n'avais jamais précisé leur nombre. Comment pouvait-elle savoir qu'il y en avait six ?

Oncle Ben passa son autre bras autour des épaules de Sari et nous entraîna vers le mur. Il s'y adossa et recommença à se masser la nuque.

- C'est pour ça que je vous ai quittés aussitôt après le dîner, poursuivit mon oncle. Je suis allé téléphoner au journal pour lequel Nila prétendait travailler. Personne n'avait entendu parler d'elle là-bas.

- Mais on a vu le professeur Fielding t'entraîner hors de la tente, intervint Sari. On l'a vu t'obliger à entrer dans la pyramide et...

- Vous n'êtes pas de très bons espions, sourit son père. Le professeur Fielding ne m'a pas obligé à faire quoi que ce soit. Il a vu Nila entrer dans la pyramide furtivement, et il est aussitôt venu me prévenir. Nous voulions absolument savoir ce qu'elle tramait là-dedans, toute seule.

Mon oncle marqua une pause avant de continuer :

- Mais nous sommes arrivés trop tard. Nila avait déjà eu le temps d'entamer le réveil de la momie. Omar et moi avons essayé de l'empêcher de poursuivre, mais Nila m'a assommé avec sa lampe et elle m'a traîné jusqu'au sarcophage, puis elle m'a fait basculer à l'intérieur.

Il se frotta la nuque à nouveau.

— C'est tout ce dont je me souviens, jusqu'à ce que je reprenne connaissance, au moment où Nila s'est transformée en scarabée.

- On a vu le professeur Fielding sortir précipitamment de la pyramide, lui raconta Sari. Il avait une expression vraiment bizarre, il est passé à côté de moi sans me voir, alors...

Elle s'interrompit brusquement lorsque des pas traînants se firent entendre de l'autre côté de la porte. La gorge serrée, je saisis mon oncle par le bras.

Le bruit se rapprocha. D'autres momies avaient dû reprendre vie. Elles devaient se diriger péniblement vers la chambre funéraire du prince Khor-Ru.

Je plongeai ma main dans ma poche pour en sortir mon fétiche. Le dos collé au mur, je fixais des yeux la porte entrouverte. D'un instant à l'autre, je m'attendais à voir apparaître d'autres momies. Quelle ne fut ma surprise lorsque je vis le professeur Fielding entrer dans la pièce, suivi par quatre policiers en uniforme.

- Vous n'avez rien, Ben ? demanda-t-il à mon oncle. Où est la jeune femme ?

- Elle... elle s'est échappée, répondit Oncle Ben. Comment lui avouer qu'elle s'était transformée en insecte ? Personne ne pouvait croire à une chose pareille.

Les policiers se mirent à fouiller la pièce. Leurs regards s'arrêtèrent sur la momie, figée sur place près de la porte.

- Je suis content de voir que vous allez bien, Ben, déclara chaleureusement Omar Fielding.

Il serra amicalement l'épaule de mon oncle.

- Je pense que je te dois des excuses, dit-il en se tournant vers Sari. J'étais dans un état second lorsque je suis sorti d'ici. Je me souviens que je t'ai vue, mais je ne me souviens pas de t'avoir parlé.

- Ça ne fait rien, répondit ma cousine d'une voix douce.

- Je suis vraiment désolé de t'avoir fait peur, ajouta le professeur Fielding. Nila venait d'assommer ton père, et je n'avais qu'une idée en tête : appeler la police le plus vite possible.

- Eh bien, tout ça n'est plus qu'un mauvais souvenir, sourit Oncle Ben. Sortons d'ici.

Nous nous dirigeâmes tous les quatre vers la porte.

- Je voudrais vous poser une question indiscreète, demanda l'un des policiers. Est-ce que cette momie a marché jusqu'ici ?

- Bien sûr que non, affirma mon oncle avec un large sourire. Si elle avait cette capacité, pourquoi serait-elle restée aussi longtemps dans un endroit pareil ?

Et voilà ! Une fois de plus, c'était moi qui avais sauvé la situation. Inutile de dire que je ne ratai pas une occasion de m'en vanter. Après tout, c'était moi qui avais arrêté la momie et c'était moi qui avais fait reprendre à Nila son apparence de scarabée en brisant son pendentif !

- Ce n'est pas la modestie qui t'étouffe ! déclara Sari furieuse.

Alors là, elle avait du toupet ! Un sacré toupet même.

- N'oublie pas que ce scarabée a disparu, ajouta-

t-elle avec un sourire mauvais. Je te parie qu'il est ici, caché sous tes draps, et qu'il n'attend qu'une chose : te piquer.

J'éclatai de rire :

- Tu inventerais vraiment n'importe quoi pour essayer de me faire peur ! Tu ne peux pas supporter que ce soit moi le héros, avoue-le !

- C'est ça, je ne peux pas le supporter, fit-elle. Bonne nuit !

Elle sortit rejoindre son père et j'en profitai pour enfiler mon pyjama.

Je me glissai sous les couvertures, puis les remontai jusqu'au menton.

- Aïe !

FIN

Chair de poule®

**LA COLÈRE
DE LA MOMIE
SARCOPHAGE MAUDIT**

Gabriel rêve d'explorer
les galeries secrètes des pyramides.
Grâce à son oncle archéologue,
il va pouvoir réaliser son vœu :
découvrir une chambre funéraire.

Et si les mots mystérieux
rapportés par Oncle Ben
ramenaient la momie à la vie ?
Un soir, Gabriel constate que la momie
a disparu du sarcophage...

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7